

Voici une retranscription corrigée, propre et structurée avec une séparation claire des intervenants.

Les principaux intervenants sont :

- **Herman** (animateur principal, voix de l'introduction et la plupart des questions longues/denses)
- **Mboco** (l'invité principal qui pose beaucoup de questions incisives et fait des critiques)
- **Carlos Bilongo** (député, invité central)

Herman :

Parce que vivre sans lire, c'est comme avoir un cœur qui bat mais qui n'aime pas. C'est passer à côté de l'essentiel.

P shalom salam bonjour à toutes et à tous.

J'espère que vous vous portez au moins aussi bien qu'un drapeau palestinien dans une manifestation de la LICRA ou qu'un numéro d'écrou sur le front de Nicolas Sarkozy.

Bienvenue dans *La Librairie africaine*, votre émission, notre table ronde.

Mais d'ailleurs avant de poursuivre, de quoi s'agit-il pour celles et ceux qui découvrent cette table ronde ?

Est-ce un espace uniquement dédié à la palabre visant à faire s'entrechoquer des syllabes ? C'est bien plus que ça.

La Librairie africaine, c'est une mission, c'est une énergie, c'est une vocation qui consiste à réveiller en vous, si ce n'était pas déjà le cas, la flamme de la renaissance, la flamme de la construction, la flamme de la souveraineté par la connaissance, par l'élévation intellectuelle, par le débat contradictoire.

Et quel meilleur moyen d'atteindre cet objectif qu'en s'appuyant sur la lecture ? Armons-nous de connaissance jusqu'aux dents.

Nous avons chez Kontadiob :

« Le monde appartient à ceux qui lisent et ceux qui ne lisent pas subissent les ordres de ceux qui lisent. »

C'est autour de toutes ces réalités que nous déployons notre énergie pour vous activer dans cet objectif : **lire ou mourir**.

Alors aujourd'hui, nous allons consacrer un épisode à une thématique centrale, vibrante surtout quand on vit en France.

Mais avant de vous en dire davantage, je vais laisser quand même s'introduire comme il se doit le frère que l'on ne présente plus mais que je prends toujours plaisir à présenter.

Frère Mboco, comment vas-tu ?

Mboco :

Très bien, merci Herman et merci pour cette introduction.

Herman :

Merci à toi.

Alors avant de nous présenter notre invité de prestige, plantons le décor comme il se doit.

Un homme du nom d'Aristote jadis avait balancé cette phrase : « L'homme est un animal politique. »

Je ne sais pas s'il dit vrai quand on regarde la marche du monde.

Par contre, ce que je sais, c'est que s'agissant de l'homme français, on n'est pas loin de la vérité.

La France s'est distinguée à l'échelle au moins de l'Occident pour avoir une passion pour la politique, de l'abolition des priviléges jusqu'au vote des congés payés.

La vie politique française rythme le quotidien. Le politique guide le quotidien. Voilà la réalité française.

Néanmoins, depuis une décennie, deux décennies, certaines grandes figures à l'échelle internationale – je pense à Claude Chabrol, je pense à Larry Fink, je pense à George Soros – ont décidé que cette exception culturelle française n'avait plus sa place.

Ils ont décidé que, traumatisées par la Seconde Guerre mondiale, les nations devaient disparaître.

En clair, que la politique ne devait plus être entre les mains des politiques.

Voilà pourquoi nous nous posons la question suivante, centrale :

L'homme politique est-il un acteur du changement ou alors un acteur shakespearien ?

Et pour répondre à cette question, nous allons accueillir comme il se doit un acteur au centre de la vie politique française étant donné qu'il porte le costume de député et en prime il est issu de notre communauté.

Je ne sais pas s'il acceptera le terme « notre » mais néanmoins, c'est le cas.

Frère Carlos Bilongo, monsieur le député, comment vas-tu ?

Carlos Bilongo :

Comment allez-vous ? Très bien. Très bien, merci.

Herman :

Est-ce qu'on se tutoie ?

Carlos Bilongo :

On peut se tutoyer, on est en famille.

Herman :

Merci pour l'accueil. Merci à toi de ta présence.

Il y a quelques mois, peut-être quelques années même, tu débarquais tout juste fraîchement dans ton rôle de député à l'Assemblée nationale.

Tu t'es retrouvé au cœur de l'actualité pour avoir été pris à partie, en tout cas renvoyé semble-t-il à tes origines.

Tu dénonçais le traitement d'un bateau de migrants et un député – je crois des Républicains – avait dit « Oui, retourne en Afrique. » En tout cas, c'est ce qui était ressorti.

Et de là, moi le premier, sur un plateau du frère animé par le frère Booba que nous saluons, j'avais estimé que compte tenu de toute la situation, tu n'avais pas assumé ta virilité quand on part du principe que la démocratie est une aristocratie de l'orateur.

Donc tu devais faire œuvre de rhétorique et j'avais estimé que tu n'avais pas su répondre à cette injonction.

Preuve en était, plutôt que de réagir, tu avais laissé une femme – Mathilde Panot – prendre la parole à ta place et que ça donnait en terme de symbolique cette image qu'on nous colle souvent à la peau en tant qu'homme afro : on est bien pour faire du sport mais quand il s'agit de se défendre avec le verbe, avec la logique, avec le logos, eh bien on laisse les autres s'en charger dans une posture un peu infantilisante et de l'autre côté paternaliste.

Comment premièrement toi tu avais reçu cette critique qui t'était parvenue je pense à travers les réseaux sociaux ?

Comment tu l'as reçue ?

J'avais parlé d'autocastration pour être plus précis.

Carlos Bilongo :

Je reviens juste sur la séquence où le parlementaire me dit « retourne en Afrique » dans mon moment des questions au gouvernement.

Moi je réponds d'abord au tac au tac : « Pas du tout. »

Effervescence dans l'hémicycle et cetera. Le direct s'arrête.

Ensuite conférence de presse directement aux quatre colonnes. Je prends la parole. Ma présidente de groupe aussi prend la parole parce que sa parole engage l'ensemble du groupe parlementaire.

C'est pas Carlos Martin Zongo qui va aller se déformer aux caméras tout seul.

La présidente de groupe doit être là. C'est à mon initiative qu'elle a pris la parole.

C'est pas du tout dans son esprit de m'infantiliser, vraiment pas du tout.

C'est vraiment à mon initiative pour engager la parole du groupe parlementaire.

Donc si c'était à refaire, tu referais exactement la même chose ?

Carlos Bilongo :

Avec le recul aujourd'hui, avec le volume intellectuel et rhétorique que j'ai acquis... oui.

Mboco :

Là où beaucoup de gens m'en ont voulu, c'est quand tu fais BFM le lendemain et que tu dis que tu es parti une fois en Afrique, juste une semaine.

Moi j'avais pas compris.

En fait, quand je dis ça, c'est parce que moi je dis à chaque fois à mes collègues : « Tu viens pas me voir en mode quand tu me vois, tu vois le député exotique. »

Toi et moi on partage rien. Quand tu me vois, tu vois un député français.

Carlos Bilongo (suite de son explication) :

J'avais expliqué ça en plateau pour dire : en fait quand mon collègue me voit, il faut qu'il voie un député français.

C'est pas son problème si après j'ai des affinités avec mes amis et mes frères qui me ressemblent, c'est entre nous.

Mais il vient pas me voir comme une attraction parce qu'on a trop tendance aujourd'hui en France à regarder le noir comme un exotique.

Mboco :

Moi je te dis comment je l'ai vécu.

Tu as donné le sentiment un peu de t'excuser d'être africain, de t'excuser d'être congolais.

Alors qu'en réalité, à l'instar de certains de nos compatriotes juifs qui revendiquent une appartenance française ET israélienne, j'estime qu'on peut être les deux : être français, assumer son lien avec la France ET assumer son lien avec son pays d'origine, sans être dans une logique d'effacement pour l'un ou pour l'autre.

C'est ce que j'ai trouvé regrettable dans ton discours.

Mboco :

Moi je te dis comment je l'ai vécu puisque Herman a parlé de réalité autocastratrice.

Moi j'ai dit qu'il y avait un manque de virilité.

Je m'explique : il y avait un manque de virilité sur l'absence de réaction **au moment même** où tu es pris à partie par le parlementaire.

Pour moi, il aurait fallu, dans les quatre colonnes, dans les minutes qui ont suivi, un discours fort de ta part pour instaurer une autorité que j'estime qui n'a pas eu lieu.

Après, tu l'as fait plus tard, parce qu'après il y a eu le recul, tu as eu le temps nécessaire.

Carlos Bilongo :

Non, j'ai eu des mots forts aux quatre colonnes.

De ce que je me souviens, j'estimais que la tonalité et le côté solennel manquaient.

Après, c'est une affaire de goût.

Mboco :

Et l'interview que tu as réalisée, je l'ai trouvée intéressante quand tu expliques qui tu es, ton parcours et ce que tu représentes en tant que député.

Et quand tu mets en avant « moi je suis français et en réalité mes origines... j'ai été une fois en Afrique, je comprends pas pourquoi on me renvoie à ça », ça a donné le sentiment un peu de s'excuser d'être africain, de s'excuser d'être congolais.

Carlos Bilongo :

C'était une réponse à la personne blanche.

C'était pour leur dire : « En fait quand vous tablez sur une origine supposée à quelqu'un, c'est par rapport à quoi ? »

C'était pour pousser : « Ah c'est parce que quand vous voyez un Noir, vous voyez directement une banane, il vole directement... » C'était dans ce sens-là.

Mais ensuite, à mes semblables, à ceux qui me connaissent ou qui ne me connaissaient pas, je me suis dit : « Bah en fait je comprends leur critique parce qu'en fait tu connais pas la personne, tu sais pas qui je suis. »

Et nous on le voit en direct et moi j'avais déjà fait plein de choses, des voyages humanitaires, des actions vraiment fortes en Afrique...

Mbeco :

Mais à ce moment-là, quand cette phrase est prononcée par toi, on a le sentiment d'avoir un petit Noir complexé qui s'excuse un peu d'être qui il est.

Carlos Bilongo :

Les gens ne me connaissaient pas.

Mbeco :

Oui mais c'est pour ça que je te dis que la communication c'est important.

Parce que que tu le veuilles ou non, nous aujourd'hui en tant que Noirs quand on prend la parole, c'est beaucoup plus attendu qu'un Blanc, bien entendu.

Carlos Bilongo :

Oui c'est pour ça que je te dis que c'est sur cette réalité-là qu'on est nombreux à être tombés dessus, parce qu'on s'est dit : « Mais le frère qu'est-ce qu'il nous raconte là en fait ? Qu'est-ce qu'il nous parle de ces vacances ? »

Mais après en tout cas il y avait plus de soutien qu'autre chose, c'est le plus important.

Donc pas de regret sur la séquence de l'Assemblée nationale.

Il a répondu après.

Mais ma critique portait principalement sur l'Assemblée nationale.

Mbeco :

Moi les deux.

Parce que tu dois, quand tu vas t'exprimer, nous parlementaires ou peu importe le poste que tu vas avoir, ton opposant politique va chercher à tabler sur ta légitimité ou ton allégeance.

On va chercher à chaque fois à dire : est-ce que tu es plus français ou est-ce que tu es plus ça ?

Forcément.

Et on doit dans nos expressions publiques donner le moins d'éléments possibles à ces personnes-là.

Carlos Bilongo :

C'est super important.

Jeter le trouble sur ton patriotisme... tu peux ne pas être patriotique, il y en a plein qui ne le sont pas, des Français bretons qui sont anti-patriotiques, on va le leur reprocher.

Mbeco :

Mais est-ce que tu te sens patriote français ?

Carlos Bilongo :

Oui, je le suis à ma manière.

Mboco :

Tu dirais « Vive la France » ?

Carlos Bilongo :

Oui, à ma manière.

À ma « Vive la France », tu le prends en deux mots.

Ensuite c'est « vivre... » après tu peux dire quelle France tu représentes aussi.

Mboco :

Non, tu poses la question c'est pas pour te taquiner, c'est parce qu'une de tes collègues au Bonapart – on lui avait soumis cette question sur le plateau...

Le plateau s'y prêtait pas je pense aussi.

Il y a des trucs où tu vas... si on me dit « Vive la France », je réagirai différemment.

Carlos Bilongo :

D'accord.

Mboco :

Mais pour toi le « Vive la France », il est conditionné à l'endroit où tu es ?

Carlos Bilongo :

Pas l'endroit où tu es.

Mais en fait c'est : est-ce que tu as le temps de développer ensuite ?

Et qui te pose la question ?

Donc tu as besoin de développer quand tu dis « Vive la France ».

Moi pour moi c'est pas une réponse au tac au tac.

Tu réponds, après tu dis « quelle France ».

Et surtout qu'est-ce qu'on met derrière la France ? C'est ça.

Et quand tu dis « moi quand tu dis la France est raciste », bah je continue.

Je dis oui la France est raciste par rapport à ça, ça, ça... et je développe.

Je t'explique les choses.

Mboco :

Oui mais attention, nous on ne vaut pas la face.

Quand on dit « Vive la France » c'est une déclaration d'amour.

C'est juste pour dire que tu aimes la France malgré ses défauts.

C'est ça « Vive la France ».

Mais malgré ses défauts, tu rajoutes quelque chose.

Carlos Bilongo :

Non non mais l'expression « Vive la France », « vive mes parents », « vive tel lieu », c'est pour dire que tu l'aimes.

Après maintenant si derrière on te demande de creuser un peu plus ou d'expliquer, tu rentres dans les détails.

Mais l'expression « Vive la France »...

Mais le politique, dans son expression, il faut qu'il explique.

Parce que si tu te limites à ça, tu as la capsule, tu t'arrêtes là...

« Ben vive la France » avec les exactions, les violences policières et cetera, tu vises la France.

C'est ça demain.

Il faut savoir aussi que la France, elle oppresse certaines de mes concitoyennes que je représente.

Ça veut dire demain quand tu dis ça, les concitoyens que tu représentes ne comprennent pas.

Donc à chaque fois, il faut expliquer la chose.

C'est comme ça que je vois.

Mbeco :

Merci pour cette clarification et merci de vraiment avoir encore une fois accepté de répondre en toute transparence et avec ta sincérité.

Et d'ailleurs à ce sujet, est-ce qu'on peut revenir sur ton parcours personnel ?

Qu'est-ce qui précède Carlos Bilongo le député ?

Ton enfance, ton rapport aux études, ton rapport aux lettres, ton rapport à la lecture ?

Carlos Bilongo :

Moi je suis né à Villiers-le-Bel.

Une maman femme de ménage et aide-soignante aussi, elle travaillait au marché.

Mon père était chauffeur, chauffeur de maître on va dire.

Famille, petits frères et sœurs, je suis le dernier.

J'ai quatre grandes sœurs qui ont fait des études assez poussées dans des secteurs différents.

Un grand frère également.

Donc le souci de la scolarité était très présent à la maison.

Papa très dur.

Mbeco :

Dur ou exigeant ?

Carlos Bilongo :

Dur.

Dur parce que lui il n'a pas pu étudier, ma mère aussi elle a arrêté l'école très tôt.

Ils ont quitté Kinshasa pour arriver en France, ils sont très vite construits en communauté dans le Val-d'Oise, Sarcelles, Villiers-le-Bel et cetera.

Et il y avait ce souci-là de pouvoir envoyer les enfants à l'école, faire les meilleures études possibles pour pouvoir avoir des bons métiers, pour que les parents puissent se dire : « Voilà, on a fait tout ce chemin-là et nos enfants nous permettent aujourd'hui de dire peut-être qu'on va éventuellement rentrer au pays tranquillement en ayant l'esprit tranquille. »

Parce qu'ils avaient le souci de nous faire réussir et c'est ce qu'ils ont fait arriver en France.

Mbeco :

Et en tant que garçon, en tant que garçon, comment as-tu fait pour... parce que Villiers-le-Bel c'est pas Versailles, on le sait, c'est pas sur Seine, c'est un endroit comme beaucoup de cités tumultueux, le HLM, haute délinquance que j'ai connu donc je sais pas, j'accable pas, qu'on soit bien d'accord.

Comment tu as fait à l'adolescence pour échapper à l'appel de la rue, à l'appel de la culture de la rébellion ?

Carlos Bilongo :

J'ai pas échappé, hein. Je l'ai embrassé.

J'ai pas échappé, je l'ai embrassé.

C'est pas que je prends pas ça comme un mérite, hein.

Je l'ai embrassé, c'est aussi un passage particulier de l'adolescence.

Tu as des choses qui rentrent en toi.

Tu as ce souci de virilité, de montrer qui tu es dans ton quartier, dans ta rue, dans ton école, dans ton collège, dans ton lycée.

En 2007, on a la rame usinée, c'est des jeunes qui meurent en moto, percutés par la police.

À ce moment-là, nous on avait une grosse colère avec des amis à moi.

On a monté un groupe de rap.

C'est comme ça qu'on a exprimé notre colère par rapport à l'injustice que nous on a subie.

On a dit : on a deux potes à nous qui sont morts.

La justice... on connaissait personnellement.

On connaissait très bien la famille et les jeunes en question.

Et déjà c'était un territoire aussi, il y avait beaucoup de musique avec Arsenik, Arc-en-ciel, avec Gims, avec Lino et Calbo.

Du coup on était bercés par ça et tu avais ceux qui avaient réagi par la colère avec les révoltes urbaines, ceux qui faisaient plutôt la musique ou le sport.

Beaucoup de sportifs aussi, boxe et football.

Mboco :

Et tu peux nous rappeler s'il te plaît le contexte de leur mort ?

Carlos Bilongo :

Ils étaient en moto, petite Piaggio, un dimanche, et une voiture de police les a renversés.

Et les policiers ont laissé penser que le véhicule de police posait et eux sont partis en courant.

Faut avoir vu les jeunes au sol.

C'était pas dans le cadre d'un refus d'obtempérer ou quoi que ce soit.

Des machins à interaction, bam il tape et les policiers laissent le véhicule de police et partent en courant.

Et après on a subi des nuits de révolte.

On a subi un peu la France d'entend dans le sens où l'ensemble des constituants de Villiers-le-Bel avaient reçu un courrier dans les boîtes aux lettres demandant aux gens de dénoncer si vous savez qu'un des voisins de votre quartier a participé aux émeutes.

Mboco :

Ah oui carrément.

Carlos Bilongo :

Si vous dénoncez, vous avez une prime de tant ou tant.

Autour de la France de l'Avallée, de Pépin et de la France, c'est la France de Vichy.

C'est jamais vu dans les boîtes aux lettres, tout le monde a reçu un courrier pour dénoncer et des gens l'ont fait pour des vengeances personnelles ad nominem.

Alors qu'il y a des sujets qui n'étaient même pas là mais ils ont eu des trucs comme ça et ça a mis un climat difficile dans le quartier.

Mais il y a Maré qui en parle aussi de cette incarcération injuste qu'il a subie.

Mboco :

Et que réponds-tu à cette France qui, lorsque des émeutes surviennent après la mort d'un de nos jeunes dans les quartiers, questionne toujours la cause et nous, quand je dis « nous » au sens large, nous reproche de ne pas jouer notre rôle de grand frère auprès de la jeunesse en leur demandant de ne pas non plus tenter le diable, de ne pas s'exposer, de ne pas obtempérer ?

Et on l'a vu qu'elle est aujourd'hui presque majoritaire, comme on a attesté la cagnotte reçue par le policier qui a tué Nahel, limite considérée comme un cow-boy et on a incriminé Nahel. Que réponds-tu à cette France-là ?

Carlos Bilongo :

Le truc il est simple : on prend la carte du monde, on prend la carte de l'Europe.

On compare avec des pays frontaliers.

L'Allemagne en 10 ans de refus d'obtempérer, tu as un seul mort.

Tu as une manière aussi différente d'action de la police à Londres.

Bah dès lors où tu te compares avec ces pays-là et de fonctionnement, tu te dis : peut-être que c'est la police dans sa manière d'agir qui doit changer, parce que la police est là pour protéger pas le pouvoir mais l'ensemble des concitoyens.

Mboco :

Mais Carlos, tu penses que c'est la police ou des policiers ?

Parce que moi c'est important de faire la nuance.

C'est un peu ce que je vous reproche.

Carlos Bilongo :

Attends, attends, finis.

Mboco :

Vous avez des slogans « la police tue ».

Pour moi ça veut rien dire « la police tue ».

Si ça a eu des caractères, s'il y a eu des faits où des policiers ont tué, c'est dire que la police a tué ?

Carlos Bilongo :

Oui, mais pour moi c'est une personne dans l'entité mais qui arbore le symbole de police.

Mboco :

Mais c'est pour ça que pour moi, moi j'attache une importance fondamentale à l'institution et aux individus qui la composent.

Pour moi, le problème c'est pas la police, c'est certains policiers qui sont des brebis galeuses et qui portent atteinte à l'uniforme qui est le leur.

Mais quand on dit « la police tue », moi ça me dérange.

Certains policiers tuent dans ce message mais ils sont minoritaires de fou.

C'est comme dans les quartiers dans ce message-là encore heureux sinon il y aurait des morts tous les jours.

Il y a un message sous-jacent.

Ça veut dire que la police il y a un problème quand tu découles la presse sur les IGPN parce que c'est eux-mêmes la police qui contrôle la police.

Carlos Bilongo :

Oui.

Mais ça on peut le dénoncer.

C'est pour ça que si on manque de nuance... parce que le slogan au travers des slogans comme du « vive la France » on découle une explication quand tu dis pas tout le temps.

Il y a une caricature aussi.

Mboco :

Non mais il faut laisser le temps de lui expliquer.

Quand tu dis « la police tue » tu reprends des faits.

Moi quand je vois des familles qui ont perdu des enfants, des maris au travers d'actions policières... pour l'histoire mais je... et en fait tu pourras pas l'enlever et quand tu verras un uniforme moi le chagrin, le chagrin des victimes je l'entends, l'émotion je l'entends aussi.

Néanmoins nous sommes aujourd'hui : toi tu es député, c'est un écrivain, je suis un avocat, on a une responsabilité par rapport aux propos qu'on tient bien entendu.

L'émotion prend le pas et qu'on se comporte comme des gens qui ont été victimes de situations dramatiques et qui ont le droit d'être dans l'exagération.

Mboco :

Mais maître, quand on dit « la police tue », moi ça me dérange.

Certains policiers tuent dans ce message mais ils sont minoritaires de fou.

C'est comme dans les quartiers dans ce message-là encore heureux sinon il y aurait des morts tous les jours.

Il y a un message sous-jacent.

Ça veut dire que la police il y a un problème quand tu découles la presse sur les IGPN parce que c'est eux-mêmes la police qui contrôle la police.

Carlos Bilongo :

Oui.

Mais ça on peut le dénoncer.

C'est pour ça que si on manque de nuance... parce que le slogan au travers des slogans comme du « vive la France » on découle une explication quand tu dis pas tout le temps.

Il y a une caricature aussi.

Mbeco :

Non mais il faut laisser le temps de lui expliquer.

Quand tu dis « la police tue » tu reprends des faits.

Moi quand je vois des familles qui ont perdu des enfants, des maris au travers d'actions policières... pour l'histoire mais je... et en fait tu pourras pas l'enlever et quand tu verras un uniforme moi le chagrin, le chagrin des victimes je l'entends, l'émotion je l'entends aussi.

Néanmoins nous sommes aujourd'hui : toi tu es député, c'est un écrivain, je suis un avocat, on a une responsabilité par rapport aux propos qu'on tient bien entendu.

L'émotion prend le pas et qu'on se comporte comme des gens qui ont été victimes de situations dramatiques et qui ont le droit d'être dans l'exagération.

Vois dans le volet judiciaire, dans le volet de justice, l'émotion tu dois l'outrepasser.

Toi c'est ton quotidien, tu défends, c'est pareil ici hein sur ce plateau on fait un choix qui est très clair : c'est de laisser l'émotion sur le côté et de rationaliser un maximum d'échange entre les différents intervenants pour la justice.

Tu dois le faire, c'est des formations professionnelles ou autres.

Ensuite le politique : pour moi les émotions existent, je dois les prendre en compte.

Je ne peux pas faire autre.

Carlos Bilongo :

Hm hm.

Je peux pas dire « mettez vos émotions de côté madame quand vous venez vous plaindre que votre fils ou votre frère ou votre mari a été tué par la police ».

Hm hm.

Et ensuite après il y a un débat à avoir.

Moi j'ai des débats avec des policiers où je dis la police tue, on débat, on comprend.

Mais là ça... et quand on dit nous à la fin on dit il faut réformer la police de la cave au grenier et c'est quoi ?

C'est donner plus de moyens à la police en temps de formation plus ample parce qu'aujourd'hui 9 mois et tu as une arme à la main, nous on dit non bah c'est 24 mois et cetera...

Mais tu vois oui bien sûr il y a des solutions proposées mais je trouve que les slogans empêchent d'avoir un débat dépassionné et réfléchi.

Mbeco :

Franchement moi ce débat j'arrive à l'avoir et parfois aussi un slogan ouvre la porte à un débat.

Mais selon toi potentiellement... mais moi je me méfie des slogans.

Selon toi tu me méfies des slogans parce qu'il y a un côté caricature après c'est les gens qui vont définir un slogan.

Tu vas le dire une fois « la police tue » sur une interview, les gens vont dire ah c'est un slogan c'est pas un slogan c'est juste la continuité de mon explication de mon propos.

Carlos Bilongo :

Moi derrière le fond de ma question il y avait cette question suivante : selon toi sur les grands frères c'est important.

Voilà c'est super important.

Mbeco :

Oui je reformule pour t'accompagner dans ta réponse.

Pour toi le second le plus important c'est « la police tue » ou « la banlieue tue » ?

Parce que statistiquement la banlieue tue beaucoup plus de jeunes de banlieue que la police.

Carlos Bilongo :

Je crois déjà si on s'enferme dans un slogan on se met dans une impasse totalement.

Sur solution sur le noir pass un passe peut-être prioriser les actions parce que quand on dit « la police tue » on met le focus sur l'action de la police.

Mais juste je reviens sur les grands frères c'est super important parce que moi je l'ai connu en 90 il y avait beaucoup les grands-frères qui étaient un peu parfois médiateurs au sein de la ville ou parfois même bénévoles dans les actions.

Ils venaient sur le terrain pour discuter avec nous.

Mbeco :

Hm hm.

Je prouve que l'État s'est beaucoup défaussé sur les grands frères en mettant très peu de moyens parce qu'au final quand tu as l'après-guerre on va dire l'après-guerre, tu construis les banlieues euh on a des usines, les usines sont là Renault, on va dire au Pont de Sèvres, on met la grande cité, la grande tour ici.

À un moment donné, quand l'usine ferme...

Ouais.

Et que ces métiers-là disparaissent mais les personnes continuent à habiter à l'intérieur le fixe de l'ouvrier va aller vers d'autres métiers ou autre maison c'est pas un bon exemple prends Aubervilliers.

Et que dans ces villes-là ces quartiers-là il y a pas l'aspect socialisation qui doit entrer en ligne de compte, l'aspect cohésion, les moyens nécessaires.

Tu crées des ghettos.

Carlos Bilongo :

Mais concrètement qu'est-ce qui manquerait parce que là c'est des grands mots des grands mots mais c'est théorisé par statistique.

Plus tu mets du monde dans un endroit puis il y aura de problèmes.

Attendez attendez attendez doucement.

Moi vous allez très vite pour moi.

Vous allez très très vite.

Moi si je prends l'exemple je prends un exemple très simple.

Certains de mes cousins qui viennent du pays qui débarquent dans nos cités banlieue, ils performent à l'école, ils rencontrent pas de difficultés avec la police.

Pourtant, ils sont dans les mêmes conditions que nous autres qui avons grandi ici.

Donc peut-être que les moyens que tu évoques qui semblent selon toi manquer, bah peut-être que certains ils voient juste une excuse.

Quand on vient du continent, en tout cas quand on grandit dans le continent loin des dorures, on est en France, même si on vit au 15e sans ascenseur, on est quand même

conscientisé le fait qu'il y a une bibliothèque pas loin, qu'il y a quand même l'école gratuite, qu'il y a quand même l'accès à l'hôpital gratuit et que ce contexte nous donne la possibilité de performer là où au pays il y avait pas d'école à moins de 10 km, il y avait pas d'eau potable, il fallait aller au puits et il y avait pas de livre.

Donc factuellement en tant qu'afro, c'est pour ça qu'on parlait de double appartenance tout à l'heure, peut-être que nous on peut avoir un regard beaucoup moins, j'allais dire capricieux sur les attentes qu'on doit avoir à l'égard de l'État et beaucoup plus optimiste.

Voir le verre à moitié plein plutôt que de le voir à moitié vide.

Mbeco :

Non, j'entends ce que tu dis.

Mais sur le front des écoles quand tu avais pris liberté, égalité, fraternité, en fait, il faut que ça existe vraiment.

L'égalité des chances parfois nous chez nous elle est dévoyée.

Tu as beau avoir l'école gratuite ou très bien euh aujourd'hui que tu as un peu changé aujourd'hui par rapport à avant.

En fait des fois tu arrives devant une impasse des fois tu as ton diplôme on te prend pas demain si ton nom est compliqué on t'appelle pas bien sûr j'ai vu dire ah il y a crime b truc c'est difficile à prononcer on pense à autre chose.

Mais car je vais dans ton sens c'est sourcé ça c'est-à-dire qu'il y a des enquêtes qui montrent que des prénoms à consonance africaine ou maghrébine sont plus discriminés que des prénoms à consonance européennes françaisants.

Tu as eu ton master c'est démontré c'est objectivé.

C'est-à-dire que bien sûr il y a des femmes et des hommes qui ont fait des analyses, qui ont envoyé des CV et qui ont analysé avec des datas que il y a une discrimination qui est réelle sérieuse.

Là, on arrive sur le résultat.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est comment on fait pour éviter ces discriminations ?

C'est-à-dire que comment on fait pour...

Moi, je le vois avec des jeunes qui m'interpellent de temps en temps, il me disent « Voilà maître, j'envoie 200 CV, ça marche pas. »

Je dis tu vas envoyer 300 CV, tu vas envoyer 400 CV et tu vas être condamné à en faire quatre fois plus, cinq fois plus parce que c'est comme ça que ça se passe.

Il faut l'accepter.

L'accepter ça veut pas dire qu'on encourage les discriminations, entendons-nous bien.

L'accepter c'est de dire que la promesse de SOS racisme qui nous promet depuis 20 ans, 30 ans, 40 ans, l'abolition du racisme, ça n'existera pas.

Mais le problème des petits frères, c'est que comme ils croient que le racisme va disparaître, ils sont dans un désenchantement qui est violent pour eux.

Quand tu sais que ça va exister, la seule solution c'est d'être excellent.

Parce qu'à un moment donné, quand tu es excellent, même le mec qui n'aime pas l'Arabe, qui n'aime pas le Noir, qui n'aime pas le Juif, il reconnaît l'excellence et il te fait bosser.

Carlos Bilongo :

Oui.

Mbeco :

Béco.

Pour moi, c'est la solution. C'est la solution.

Carlos Bilongo :

Je peux entendre que tu dises ça mais il y a des nouvelles générations où nous on peut entendre... toi moi on peut entendre... mais moi le jeune qui est né en 2010 ou 2000 même je peux comprendre qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe.

Mboco :

Oui mais il y a une réalité qui s'impose à lui.

C'est-à-dire bah en fait nous de par nos parents qui sont arrivés déjà d'immigration et cetera, le jeune 2000 qui va naître par métissage qu'on veut mélanger tout ce qu'on veut créoliser parce que c'est une expression bien à la française de parents nés en France si les parents n'ont pas fait ce travail-là pour lui expliquer qu'il y a une discrimination, le petit qui est né en 2010 qui a 15 ans ou autre il comprend pas ce qui se passe.

Carlos Bilongo :

Totallement.

Et j'ai dit mais pourquoi je suis discriminé ?

Donc tu viens de le dire comme Benoît, je suis comme truc.

Mboco :

Tu viens de le dire si les parents donc les premiers acteurs ce sont d'abord les parents parce que ces parents-là qui sont nés en France qui ont eux peut-être ils sont passés entre les mailles du filet donc ils croient en la promesse pour eux c'est passé il était ça a passé bah ils vont dire à leur enfant c'est bon ça passe.

Carlos Bilongo :

Ouais c'est par mais peut-être que leur enfant va rencontrer ce que pas eux n'ont pas vécu mais leur cousin ou leur éloigné ou leur ami a vécu.

Exactement.

Mboco :

Dire en fait mais moi j'ai pas vécu mais mon fils le vit exactement et c'est pour ça que j'insiste sur le fait que il faut pas mentir aux enfants.

C'est-à-dire que moi j'ai fait le choix aujourd'hui d'être une personnalité publique pour dire aux personnes potentiellement discriminables ou qui vont être discriminées arabes, noirs, asiatiques peu importe : faites-en six fois plus que les autres.

N'attendez pas qu'on vienne vous chercher.

Présentez-vous. Soyez meilleurs que les autres.

C'est votre seule manière de survivre.

Parce que si vous attendez une éventuelle progression dans l'esprit des gens qui vous tendent la main en vous voyant pour des êtres humains comme les autres, vous allez mourir frustrés, vous allez mourir fatigués, vous allez mourir jaloux, vous allez mourir aigris parce que vous attendez une amélioration de l'autre.

Moi je n'y crois pas. Je n'y crois pas.

Par contre mon excellence va faire que tu commences à te dire : j'aime pas Tabu là, on le fait quand même bosser.

Il sait de quoi il parle.

Carlos Bilongo :

Alors ça c'est un sujet majeur.

Après c'est un choix de vie.

Mboco :

Alors sur la question, on va revenir.

Voilà, c'est ça.

Mais là, il y a un sujet majeur qui vient d'être soulevé.

L'excellence, même pas au-delà même de ce sujet de l'excellence parce qu'il a dit je n'y crois pas.

Il ne croit pas à l'évolution de la mentalité sur la question du racisme.

Est-ce que voilà, est-ce que toi tu crois en l'évolution des mentalités sur le terrain du racisme ?

Du côté de la population majoritaire, moi je n'y crois pas aussi.

Donc en gros, en gros, est-ce que le grand-père raciste de facto donne un héritage à son enfant raciste qui lui-même donnera un héritage et ce de manière... je dis ils ont le droit d'ailleurs je sais pas si toi tu y crois ou pas.

Carlos Bilongo :

Ils ont le droit.

Moi je pense qu'il y a un continuum racisme parce que tu as même le même le quotidien même dans la vision coloniale même ça je suis convaincu.

Mais après moi dans mon aspect politique c'est prendre le pouvoir et ces personnes-là les contraindre tout simplement.

Mboco :

Oui, par la loi.

Carlos Bilongo :

Oui, mais sauf que la loi tu prends pouvoir non en prenant le pouvoir.

Mboco :

Oui, j'ai compris.

Moi, demain c'est demain tu prends le pouvoir, tu imposes des politiques publiques qui vont contraindre les entreprises à recruter ou à ne plus pouvoir faire ce jeu-là de duplicité avec des CV qui vont pas passer ou tel...

Carlos Bilongo :

Non parce que et même les Asiatiques hein ça peut être pas noir tout à l'heure ton nom ton nom est un peu stranqué et cetera.

Mboco :

J'ai précisé, j'ai précisé, j'ai précisé et tu as raison, c'est qu'on va dire c'est vraiment si c'est le meilleur des meilleurs, sinon on va appeler Dupont ma Marie-Antoinette, un tel puisque c'est des prénoms simples alors qu'ils ont même pas les capacités par...

Carlos Bilongo :

Exactement, ils sont pas à la hauteur.

Mboco :

Bien sûr.

D'accord.

Donc toi non plus, tu ne crois pas en l'évolution des mentalités, sauf à moins de prendre le pouvoir.

Carlos Bilongo :

Après je verrai d'ici 20 ou 15 ans dans les années à venir, comment les choses vont évoluer parce que c'est beaucoup de choses qui restent comme tu dis, c'est un continuum.

Des trucs qui restent ancrés dans la tête.

Le casque colonial n'est plus sur les têtes mais dans les têtes des plus aînés.

Mais quand on prend le continuum, il y a des petits qui prennent d'autres qui ne prennent pas.

Mboco :

Voilà.

Oui.

Mais oui, mais tu prends l'exemple des médias Bolloré ou tu prends l'exemple d'un Stern comment il s'appelle déjà ? Stern, excuse-moi. Sterin, merci.

Qui te dit il faut que les Français blancs fassent beaucoup d'enfants parce qu'on est en guerre par rapport aux Arabes et aux Noirs démographiquement.

C'est-à-dire qu'eux ils ont conscientisé le fait que nous étions un problème pour eux mais est-ce que ça marche en plus après ça on verra ils font pas beaucoup de gosses moi je vois ils ont ça on verra après il faut voir dans 10 ans 15 ans...

Carlos Bilongo :

Ils prêchent dans le désert selon toi ?

Mboco :

Ils prêchent dans le désert mais faut voir faut pas les sous-estimer faut voir et même moi je suis même pas en guerre avec eux en réalité parce que ce que je t'explique par là, c'est que ils font un choix racial quand ils visent les blancs.

Carlos Bilongo :

Bien sûr, parce que eux, ils partent du principe que nous sommes des parasites qui sommes venus ici pour faire 7 enfants pour récupérer les minima sociaux que nous sommes des voyous.

C'est comme ça qu'ils nous voient.

Et moi je veux pas me bagarrer pour les convaincre que ma vie a de la valeur.

Ça c'est pas mon combat ça.

Moi je suis pas Black Lives Matter.

Mboco :

Pour ça je dis attention aux petits frères qui veulent travailler à la rééducation des racistes parce que c'est un travail qui est épuisant et qui est pas forcément rémunérateur à la fin.

Je préfère utiliser mon énergie à devenir excellent dans mon domaine que quand je croise un raciste, il peut rien me dire.

Moi je suis comme Jesse Owens.

Moi je viens devant Hitler, je gagne les quatre médailles, je rentre chez moi, je m'excuse pas d'être noir, je participe à ton émission, je participe à ta compétition, je surperforme et je rentre chez moi.

Carlos Bilongo :

Le problème de la gauche et je parle pas de toi en particulier problème de la gauche.

Mboco :

Mais là, attends attends, il y a un point, il y a un point clé là que tu viens de soulever, tu dis et je rentre chez moi.

Mais sauf que chez toi c'est où ?

C'est en France ou ailleurs ?

Carlos Bilongo :

Non, en France.

En France, je rentre chez moi en France parce que Jesse Owens l'a pas vécu en Allemagne.

Mboco :

Le parallèle avec Jesse Owens c'est l'excellence.

OK.

Mais après, est-ce que tu restes ?

Moi mon travail c'est de dire aux gens soyez excellents.

Donc Jackie Robinson aux États-Unis.

C'est-à-dire que mon travail c'est de dire soyez excellents et n'attendez pas de générosité ou de bienveillance de la part des racistes.

Carlos Bilongo :

C'est ça.

Mboco :

C'est mon propos.

Moi, j'ai vécu du racisme de manière violente dans ma vie.

Je n'en parle jamais.

Carlos Bilongo :

Toi aussi ?

Mboco :

Je n'en parle jamais.

C'est-à-dire je suis devenu avocat, ça a été sur mon parcours, j'ai 36 ans des situations mais ubuesques.

Et j'ai fait le serment avec moi-même de ne jamais étaler mes blessures, étaler les humiliations, étaler des situations qui m'ont renvoyé à ce que je suis parce que j'ai préféré devenir performant dans mon domaine, devenir une référence, devenir une puissance pour que lorsque je commence à travailler, lorsque je commence à mettre en place des projets comme la librairie africaine, les autres qui ne m'aiment pas disent au moins c'est du bon travail.

On ne l'aime pas mais c'est du bon travail.

Moi aujourd'hui, j'ai des mecs de droite que je croise dans la rue qui me disent « Écoutez maître Tabula, ce que vous êtes, ça me parle pas, je suis pas panafricain, je suis pas tourné vers l'Afrique mais votre travail il est respectable. »

Merci monsieur.

Moi je suis ça, je suis dans le respect, je suis pas dans l'acceptation de ce que je suis.

J'ai pas besoin que tu m'acceptes.

Par contre, tu vas me respecter parce que je fais du très bon travail.

Et si on éduque nos petits frères, nos petites sœurs dans cette logique-là, on aura beaucoup moins de problèmes de frustration.

On aura beaucoup moins de problèmes de ressentiment parce qu'aujourd'hui ils sont dans l'attente que les blancs les valident.

N'attendez la validation de personne.

Mboco :

En somme, est-ce que tu valides l'idée ?

Est-ce que tu vas voir...

C'est pour ça que moi j'ai un problème avec une certaine gauche qui fait quoi ?

Qui veut nous infantiliser la gauche et ce racisme qui veut nous faire faire quoi ?

Bah les gars, on va faire des testings pour rentrer dans une boîte de nuit que vous soyez accepté par des boîtes de nuit où des racistes sont des dirigeants.

Poto je vais aller dépenser mon argent dans une boîte de nuit où ce mec c'est un raciste.

Laisse pas monter ma boîte de nuit danser mes potes.

Moi je suis pas de ce sop moi j'ai pas besoin qu'un employeur raciste me fasse bosser.

Je vais prendre Carlos, je vais prendre des potes à moi et les gars monte une boîte on va créer l'autre emploi.

Moi la même logique c'est quoi ?

Je prends ceux qui vont me ressembler ou ceux qui ont mes idées et prendre le pouvoir.

Carlos Bilongo :

Oui mais oui, prenez-le.

Mboco :

Je résume, je vous le souhaite, sincèrement.

Je vous souhaite, si je peux me permettre, je résume.

En gros, es-tu d'accord avec l'idée selon laquelle la lutte, le temps que tu passes à lutter contre le racisme, c'est le temps que tu ne passes pas à lutter contre la médiocrité et donc pour l'excellence ?

24 heures dans une journée, il faut choisir ces combats.

Carlos Bilongo :

Je pense que les deux peuvent être faits et moi je suis convaincu que la lutte contre le racisme passe par une prise du pouvoir.

Mboco :

Quel pouvoir ?

Carlos Bilongo :

Bah le pouvoir politique.

Mboco :

Pouvoir politique.

Non mais parce qu'il y a plusieurs pouvoirs. Pouvoir économique, pouvoir politique...

Carlos Bilongo :

C'est qui vise moi je suis pouvoir politique.

Mboco :

OK.

Et c'est ces gens-là, tu vas les contraindre à accepter d'avoir telle ou telle personne en face de toi.

Carlos Bilongo :

Pour répondre à mon introduction, pour voir que pour toi le pouvoir politique a le pouvoir.

Mboco :

Oui.

Et quand l'aspect, il dit « je prends mes personnes, je veux les former et cetera, on s'organise pour être fort économiquement ».

Moi, je prends mes personnes et on s'organise pour être fort électoralement.

Donc pouvoir politique, pouvoir économique, moi pouvoir économique mais c'est rassembler ses forces.

Carlos Bilongo :

Pour revenir à la question de la banlieue tu en fais, c'est la précarité qui...

La précarisation des gens qui va mener à le vide h n'attire que le mauvais.

Alors et après c'est une minorité hein.

Et même dans ce vide-là, dans les bons lieux, moi je prends mes sœurs ou je prends mon exemple, on a réussi à faire des études et les gens excellent dans la difficulté.

Mboco :

Hm hm.

Parce que on a été mis au pied du mur et c'est ce qui nous rend plus fort et ce qui fait que ces personnes ont peur de nous parce qu'on est plus endurant.

Carlos Bilongo :

C'est ça.

Mboco :

D'accord.

Et nous devons et pour aller dans ton sens, pourquoi utiliser cette endurance, ce génie pour aller travailler pour eux alors qu'ils ne veulent pas nous ?

Pourquoi forcer, frapper à leur porte et les supplier nous trouver un emploi alors qu'on peut le créer pour nous-même ?

Carlos Bilongo :

Mais tout le monde tout le monde ne fait pas ça.

Mboco :

Ah bah malheureusement en France, on a beaucoup cette mentalité.

Carlos Bilongo :

Non, aujourd'hui moi tu vois des licornes de frères ou de sœurs qui font des belles choses et c'est tout leur mérite.

Tu as aussi des frères ou des trucs qui vont bosser de les déterminés du frère camarade voilà ou des gens qui vont travailler sur PWC dans des gros cadres dans des grands groupes.

Mais après ces frérot, peut-être ils ont ils ont ses sœurs, elles ont un projet de vie à un moment donné, ils disent là je suis dans telle licorne ou telle boîte du Big Four un moment donné je veux partir autre chose et cetera.

Faut leur laisser le temps de se former et cetera mais on arrive à le faire.

Là où ces personnes-là, moi je suis convaincu parce que je suis au Parlement, je côtoie ces personnes-là, ils sont nés avec une cuillère en or dans la bouche.

On leur a tout donné.

Et même avec tout ce qu'ils ont, ils sont même pas bons.

Tu prends l'exemple du premier ministre, le corn... on s'est aperçu qu'il avait menti sur son diplôme.

Ouais.

Te rends compte ?

Mboco :

Ouais.

C'est dire après comme Béco, il a son diplôme tout certifié, prouvé et pourtant il parle dans la bouche.

Carlos Bilongo :

Oui mais la bonne couleur alors que eux ils ont tout eu tout.

Mboco :

Oui mais revenons s'il vous plaît.

Mais ça c'est pas grave ça la s'il vous plaît parce que nous on sait pas pourquoi on veut pas aborder ce sujet mais j'y tiens : la banlieue pour le dire autrement la kaï attitude qui détruit des milliers et des dizaines pour ne pas dire des centaines de milliers de jeunes par an en les arrachant du système scolaire.

Rappelons que 150 000 jeunes quittent le système scolaire chaque année et beaucoup sont des Moussa et des Mamadou.

On va pas se mentir on entend rarement... il y a aussi des Benoît.

On entend rarement la gauche essayer comme l'a fait Kery James, comme l'a fait certains dans certaines de leurs chansons pointer cette réalité en mettant un miroir devant cette jeunesse.

Nos frères, nos frères en l'occurrence des garçons en leur disant : « Vous êtes aussi responsables, peut-être même d'abord responsables de cette autodestruction avant que ce soit le policier, avant que ce soit l'État. »

Quel est ton regard là-dessus sur le rôle de la kaï attitude qui pourrit la vie d'abord individuellement et qui pourrit un écosystème à l'échelle des banlieues et qui donne du grain à moudre aux racistes en disant regardez finalement si on ne les aime pas c'est pas parce qu'ils ont pas la bonne couleur de peau, c'est parce qu'ils se comportent mal.

Carlos Bilongo :

Franchement encore une fois moi je dis c'est une minorité hein.

Oui comme les policiers c'est vraiment une minorité et la kaï attitude encore.

Mboco :

Oui mais c'est cette minorité qui hante sur 20 ans sur 30 ans.

Carlos Bilongo :

Tu peux tu peux l'être.

Moi des gens c'est des mais c'est des avocats il ce que tu veux mais c'est des attitudes non pardon pardon là on sait de quoi je parle là on parlait de la kaï attitude.

On parle on parle des carrières de policiers on parle de fumer des joints la guerre on parle non mais on parle on parle de bécane le dimanche matin rodéo on parle de insultes harcèlement dans la rue par tout ça.

Je te réponds sur les stupéfiants.

Je te réponds sur les stupéfiants.

Ou encore une fois je prends l'exemple de pays frontaliers où à un moment donné pour sortir de ce système là où l'a dit en début d'interview la France le numéro 1 pays champion numéro 1 en consommation de cannabis en Europe.

À un moment donné soit tu vas vers la légalisation et tu encadres pour tuer un écosystème qui vient dans les quartiers parce que très peu de gens ont des exploitations à Paris ou en région parisienne voilà quelqu'un sur des toits et cetera mais il faut une température qui soit très très bonne pour que ça puisse pousser chez nous.

Donc ça vient par les ports, ça vient par les routes et cetera.

Tu me donnes pas de moyens à la police judiciaire pour les grosses enquêtes mais sur le volet répressif.

Au final dès lors où ces produits-là sont dans les banlieues et les quartiers tu sais que ça ce que ça va ça va se passer.

Certains vont venir de Paris pour en consommer ce qu'on les moyens et on le voit ce qui consomme le plus de produits.

Même la drogue dure c'est dans le 16e 15e arrondissement regarde les overdoses et cetera c'est pas beaucoup en banlieue.

Quoi que maintenant ça arrive il faut aller vers une légalisation parce qu'en fait la drogue pas toutes les drogues la drogue et les stupéfiants lesquels alors c'est ce qui va ramener ensuite tout un pont de violence un pont de violence les exécutions.

Quand quelqu'un prend une balle dans la tête, parfois c'est à cause d'un terrain.

Mboco :

Hm.

Souvent.

Carlos Bilongo :

À cause d'un terrain, voilà.

C'est pas à cause de tu as pris ma meuf et cetera, même si ça peut arriver ces histoires-là, mais c'est souvent pour les règlements de compte, pour les terrains.

C'est souvent pour les règlements de compte, c'est souvent pour les affaires de terrain.

Donc du coup, quand tu rentres dans ce système-là, tu crèves l'abcès ou tu coupes les veines, ou tu coupes le réservoir, tu as tel type de violence qui disparaît.

Mboco :

Totallement.

Des personnes qui squattaient aussi devant les immeubles.

Moi à chaque fois des fois je l'ai déjà fait à l'époque mais quand je voyage un petit peu je vois à Londres et cetera les jeunes ils sont dans un appartement ils sont pas en bas du p tu vois.

Et des fois certains de ces petits jeunes moi je leur dis des fois quand tu vois bousculer la maman ou même pas les nous avant on était devant mais c'était on était cor viable ça veut dire s'il y a une maman qui va qui a des courses ou on a les premiers arrivés on était devant les meubles pour ça on était là entraîner et cetera c'est devenu je suis devant des meubles juste pour taguer insulter cracher et cetera.

Carlos Bilongo :

On n'est pas d'accord du tout mais il faut proposer quelque chose, une alternative et moi je suis convaincu que sur l'aspect légalisation on peut fermer beaucoup de pans de la violence qui sont dans les quartiers.

Mboco :

Mais il y a pas une contradiction quand tu dis on légalise pas toutes les drogues.

À partir du moment où tu légalises pas toutes les drogues, celle que tu légalises pas, tu laisses aussi le monopole au trafiquant.

Carlos Bilongo :

Non, après au Portugal, ils ont fait toutes les drogues en cocaïne et tout, tout ce que tu veux.

Moi, je légalise tout.

Je légalise tout tout ce qu'ils ont fait.

Ça marche bien.

Et j'encadre.

Il y a des endroits il y a de la prévention.

C'est dire que les petits frères et les petites sœurs, on les éduque sur ce que c'est.

Bien sûr.

Parce que tu vois aujourd'hui paradoxalement on apprend des matières à l'école qui vont pas forcément servir plus tard.

Bien sûr.

Et si on incluait des matières sur la drogue, sur les méfaits de la drogue, sur les méfaits sur la santé et sur la vie en collectivité très tôt, on vaccinera un maximum de gamins.

Bien sûr, on va pas sauver tout le monde hein, pas se mentir non plus.

Mais plus tu sensibilises tôt, un peu comme fait dans les pays scandinaves, plus tu sensibilises tôt, plus tu as des résultats qui sont positifs.

Parce que le problème, c'est que nous, on est d'abord sur la répression et les gens ils ont le goût du risque.

Quand c'est interdit, ils veulent le goûter.

Les gens veulent l'interdit, ça dépend la psychologie.

Tu as des individus, ils ont pas cette psychologie-là.

Mais dans ces pays, on a fait des statistiques.

Quand c'est plus interdit, il y a plus ce truc de et un jeune va dire « Ah quand je suis un rebelle, c'est quand je fais un truc qui est interdit. »

Mboco :

Hm hm.

Mais dès l'heure où c'est légalisé, tu vois qu'il y a des gens, il y a un désintérêt.

Carlos Bilongo :

Voilà, il y a un désintérêt.

Mboco :

Pour résumer, la kaï attitude n'est que le fruit de trafic de drogue pour toi.

Carlos Bilongo :

Non, il y a plein de choses.

Il y a plusieurs choses mais en fait ça famille fonctionnelle, ça déjà c'est un axe particulier.

Qui travaille sur du psychique, sur la composition du foyer familial aussi parfois, tu vois.

Et dès que ça s'est soigné parce que c'est aussi la santé mentale, les familles monoparentales, dès que ça au moins on coupe déjà réservoir de sujets là, il y a des problèmes qui ne vont pas arriver derrière parce que après cette économie-là parallèle fait que les gens ne vont pas travailler, parfois ils vont rester au quartier, acheter une bécane pour un peu passer le temps en fait partons à la base.

Et quand tu coupes à la base, bah tu coupes les moyens qui permettent de faire tout ça.

Et tu vois qu'en fait les gens ben ils s'insèrent ils vont travailler, ils vont prendre leur appartement, ils vont se marier, ils vont avoir leur vie de famille et cetera, ils rentrent dans un truc où ils sont plus là.

Donc tenir un discours de vérité dans l'état actuel des choses, ça ne servirait à rien.

Mboco :

Non, il faut tenir un discours de vérité de responsabilité surtout parce que j'insiste la gauche, on l'a pas entendu de dire un discours de responsabilité à l'endroit de très vite de on passe très vite du discours de responsabilité à le discours à blanc.

Il est pas là pour culpabiliser les gens.

La limite la frontière elle est mince.

Carlos Bilongo :

La frontière elle est mince.

J'ai pas d'exemple particulier dans ce sens-là mais tu vas dire parce que tu dis on passe très vite de responsabilité à culpabilisation.

Tu penses à quelle idée ?

Mboco :

Quel tu peux dire ah bah c'est votre faute les gens ne pas réussir.

Moi en fait je peux pas entendre ça dans le sens où chacun a son vécu particulier personnel aussi personnel dans le sens où euh ce jeune que tu vas rencontrer soit il va te dire ben en fait moi j'ai postulé j'ai postulé à un moment donné j'ai une porte fermée la personne qui m'a tendu la main à un moment donné c'est le gérant du terrain c'était le terrain j'ai accepté parce que ce moment-là j'avais faim est-ce que toi le député tu étais là pour me donner à manger à ce moment-là j'avais trop faim je fais quoi tu vois et j'ai des frérots à moi qui sont dans ils sont pas où je suis chose il y a un impasse dans cette réflexion.

Mboco :

Je vais t'expliquer pourquoi.

Dis-moi parce que tu vois moi là je suis marqué contre mon camp.

Moi je suis avocat pénaliste.

J'ai pas intérêt à dire ce que je vais te dire.

Moi j'ai intérêt à ce que les mecs continuent à faire du stup parce qu'ils m'enrichissent.

Tu vois là je marque contre mon camp.

Moi quand j'ai un petit frère qui me dit j'ai postulé à gauche et à droite on m'a recalé parce que potentiellement je suis noir et du coup on m'a proposé de jober sur le terrain.

Je dis frère tu as vu il y a des mecs qui sont sans-papiers ils font des livraisons.

Ils bossent dans des conditions incroyables, il faut pas de stup.

Tu as choisi contrairement à tes parents de ne pas être dans la contrainte physique.

Tu t'es fait la facilité.

Et là il me dit j'avoue c'est vrai maître.

Ah mais c'est vrai il a cédé tu vois tu vois c'est et et ça on le dit pas c'est-à-dire que tu vends pas par nécessité ça n'existe pas.

Carlos Bilongo :

Attends attends attends je c'est très important et je te le dis moi parce que mes clients ils sont en détention regarde la vidéo.

Donc moi je te dis c'est contre mon camp, c'est contre mes intérêts.

Mes clients qui vendent du stup ils le font par facilité.

Mboco :

Oui, il a cédé.

Il y a pas de nécessité parce que lui il veut pas faire du vélo comme Boubacar qui a traversé l'océan là qui a traversé le désert qui a traversé la Méditerranée et qui fait peut-être 15 heures de route comme s'il préparait le Tour de France.

Il veut pas mer comme Boubacar lui.

Carlos Bilongo :

Oui oui oui oui oui.

Mboco :

Il préfère le raté il prend ses 120 € 130 € par jour.

Donc aujourd'hui mettre en avant la nécessité quand tu fais du stup, faut le dire devant la caméra.

C'est un mensonge.

C'est un choix.

Carlos Bilongo :

Que je te dis le mot exact que tu dis en c'est la personne a cédé.

Voilà, il aurait pu faire autrement mais il a cédé.

Voilà voilà, il y a pas de nécessité, c'est un choix.

Mboco :

Mais à ce moment-là, moi je vais pas prendre l'exemple pourquoi il avait fait Macron quand il avait dit c'est comme traverser la rue, fais Uber ou sinon au moins Uber il crée quelque chose parce que nous le jeune qui est sur le terrain qui vend la drogue, qu'est-ce qu'on lui propose ?

C'est pas ça.

Et moi en tant que politique je n'accable pas ou je fais j'ai des propos très mesurés dès l'heure où politiquement parlant on n'a pas su donner l'opportunité à ces personnes-là.

Carlos Bilongo :

Carlos, il y a un élément que tu oublies.

Il y a des boulots, ils veulent pas faire.

Mboco :

Je sais ils veulent pas faire.

Il y a des boulots qu'ils veulent pas faire.

Ils veulent pas se lever le matin pour aller...

Ils veulent pas travailler dans le bâtiment, ça les intéresse pas.

Je pose juste une question.

Est-ce que tu as déjà vu une bavure policière dans une bibliothèque ou aux abords d'une bibliothèque ?

Carlos Bilongo :

Ah non non non.

Mbeco :

Bon ma question est la suivante.

Je reviens à la même question.

Pourquoi le discours visant à mettre en avant les vertus des études n'est pas pris par la gauche ?

Quand on sait tu en es l'illustration à quel point... alors donne-moi un représentant.

Donne-moi un discours.

Donne-moi je pour gouverne.

Carlos Bilongo :

Non moi gouverne.

Ouais.

J'ai monté avec les jeunes de ma ville, Jeunes de la réussite.

On finance des bourses d'études.

Tu fais du droit ?

Oui.

Je demande pas tes impôts, on va te payer ton bouquin.

Tu vois chaque année, nous on va des loisirs, c'est dire le code d'alloc aux échanges 2025 2026 27 on te filme, on te paye.

Tu prends un ordinateur, on te paye.

Tu veux faire de la cuisine, tu as une caisse à outils avec des... 700 € on te paye comme ça.

On dit vas-y fonce, progresse, explose tout.

On donne les moyens ce qu'on fait on pose les gens on tire les gens des études.

Moi après il y a un historique en France aujourd'hui tu dis très heureux donc je me trompe que la gauche... mais il y a gauche et gauche déjà de qui on parle dans la gauche gauche moi de moi pour moi le spectre sur ce terrain-là pour moi que du PS jusqu'à plus loin différent pour moi le spectre reste le même.

Mbeco :

Non non c'est différent pour moi après peut-être quoi c'est différent vraiment en tout cas à la France insoumise parce que les 150 000 jeunes qui quittent l'école chaque année c'est bien avant d'être à l'université ou de faire des équipes il y a un tricolaire déjà avec Parcoursup même l'étudiant qui est très bon parcours tu as pas d'affectation moi j'ai des petits amis qui sont super bons des petites des filles des garçons dis-moi je suis prêt à aller faire 2 heures de route monsieur le député mais j'ai pas eu d'affectation bien sûr Parcoursup.

Donc il y a pas une hémorragie celle de la banlieue qui caractérise un échec scolaire.

Ça c'est un faux problème.

C'est pas c'est plus au niveau des institutions, de l'orientation, de Parcoursup.

À notre époque, tu as ton bac, tu vas à la fac où tu fais ta poursuite d'études.

C'était clair, net et précis.

Et je pense que dans cet idéal-là, nos générations qui ont fait des enfants ou qui ont eu des petits frères, petites sœurs, on était dans l'optique qu'on disait « Allez à l'école, ça va bien se passer et cetera. »

Mais à un moment donné, il y a un tri qui se fait et il y a des portes qui se ferment aussi.

Mbeco :

Mais ce que tu as soulevé, je reprends sur la bibliothèque et tu verras pas une fusillade à l'intérieur ou pas une agression aux abords.

Et quand je dis la bibliothèque, qu'on me comprenne pour poursuivre, pardon de te couper, j'entends par là que à mes yeux le premier handicap en banlieue c'est l'illettrisme.

300 mots de vocabulaire et c'est à travers la bibliothèque qu'on peut compenser les 2500 réclamés par le système.

Je referme la parenthèse.

Carlos Bilongo :

Oui, mais c'est super intéressant.

En fait, je pense que on n'a pas assez encouragé les jeunes à aller vers la lecture.

Ça c'est un vrai sujet.

On le voit encore aujourd'hui hein.

Très peu de librairies.

Je suis en banlieue moi dans ma circonscription à Villiers-le-Bel, j'ai pas une librairie.

Moi c'est un problème.

Mbeco :

Oui mais parce que il y a un choix qui a été fait tu vois là mais c'est des choix politiques.

Carlos Bilongo :

Oui mais le choix politique attention et ils impactent les jeunes au final.

Mbeco :

Voilà.

Oui mais le choix politique il a été fait de et l'absence de promotion de la lecture aussi.

Faut interroger le choix politique qui consiste à vouloir développer du sportif, développer du travail manuel.

C'est-à-dire que on a pensé nos quartiers pour des espaces qui sont, comme tu l'as très bien dit tout à l'heure, des antichambres de l'usine bien sûr et des lieux de divertissement sportifs.

Carlos Bilongo :

Exact.

Mbeco :

On n'a pas pensé nos banlieues pour construire de l'ingénieur pour éveiller les consciences.

Carlos Bilongo :

Pour éveiller les consciences.

Mbeco :

C'est pas comme ça que ça a été construit.

Et pourquoi ?

Parce qu'il y avait un certain mépris qui découlait de la colonisation.

Mais quand tu éveilles les consciences, il se passe quoi ?

Carlos Bilongo :

Ah mais quand on éveille les consciences, c'est que à un moment donné le pouvoir il peut être renversé.

Mbeco :

Exactement.

Donc il y a une volonté aussi d'anesthésier le peuple avec une logique de divertissement, de sport et une absence d'esprit critique, des bibelots, musique à boire, des alcools.

Voilà.

Donc il y a une volonté et ça il faut l'interroger.

Et la droite et la gauche sont complices de ça.

Carlos Bilongo :

Mais la droite et la gauche sont complices de ça.

Mboco :

Excuse-moi.

Il y a pas une bibliothèque dans chaque cité ?

Carlos Bilongo :

Bibliothèque dans chaque cité ?

Ouais.

Dans chaque banlieue ?

Mboco :

Non pas dans chaque cité.

Non.

Dans chaque ville.

Tu as une bibliothèque par ville.

Carlos Bilongo :

Non non.

Attendez attendez attendez.

Mais librairie c'est différent.

Mboco :

Non non, moi je parle de bibliothèque municipale.

Carlos Bilongo :

Tu peux mettre une bibliothèque, c'est pas un problème.

La bibliothèque c'est pas chez nous, chez nous sur le continent, il y a pas de bibliothèque.

Mboco :

Non mais et ça pose problème.

Carlos Bilongo :

Mais non, mais en fait, on n'est pas sur ça.

On est sur des mesures incitatives.

C'est-à-dire que quand les pouvoirs publics ne mettent pas les moyens sur la volonté de transmettre un savoir, la volonté d'éveiller des consciences, c'est que c'est pas pour rien.

Mboco :

Oui, mais les bibliothèques sont présentes.

Carlos Bilongo :

Oui, la bibliothèque mais il y a des mesures incitatives quand tu regardes des tournois de foot, quand la ville fait terrain de foot, l'argent mode de l'argent pour le terrain de foot, c'est pas de l'argent que tu mets pour ailleurs que c'est un choix.

Mboco :

D'accord.

Mais on a voulu...

Oui, mais s'il y a pas de bibliothèque, il y a même pas d'option là.

Carlos Bilongo :

Les bibliothèques existent pas partout.

Mboco :

Il y a quelle bibliothèque moi en France c'est pas ce qui manque moi tout à l'heure j'ai parlé de librairie librairie c'est pas pareil par différent c'est pour ça que je sais que c'est différent à son indépendance et voilà il y a une dimension économique.

Carlos Bilongo :

Il y a une dimension économique tandis que bibliothèque municipale il y en a dans toutes les cités.

Mboco :

Oui mais et c'est pour ça que quand nos frères j'insiste là-dessus chaque fois moi je reprends toujours le même exemple.

Nos frères de Kinshasa, nos frères de Yaoundé, nos frères de Dakar et nos sœurs quand elles débarquent en Île-de-France pour elles c'est Byzance, pour elles c'est le paradis parce qu'elles ont accès au savoir de façon illimitée dans les bibliothèques municipales.

Alors c'est pas la bibliothèque de France avec les dorures, certes.

Néanmoins, il y a les documents, ça leur permet de performer et d'atteindre cette excellence que l'on prône au quotidien.

Maintenant quand il y a pas de bibliothèque, pourquoi pas ?

Carlos Bilongo :

Mais là, il y a les bibliothèques.

Mboco :

Donc ma question, c'est pourquoi la promotion de la lecture n'est pas à ce point poussée ?

Carlos Bilongo :

Mais tu peux avoir une bibliothèque.

Ouais.

Et ne pas avoir les politiques publiques qui vont dans le sens de la bibliothèque.

Mboco :

De la bibliothèque.

Carlos Bilongo :

C'est pour ça je dis pourquoi la gauche n'est pas dans ce sens.

Mboco :

Je te dis la gauche et la droite.

Les deux.

Carlos Bilongo :

Parce que tu veux protéger la droite et les deux un système politique un système politique c'est-à-dire qu'il y a une volonté où on a eu des personnes qui sont arrivées dans les années 80 avant 60 après la guerre d'Algérie, tout ce que tu veux.

On les a parqués en banlieue ils ont fait des enfants ils étaient à l'usine des ouvriers.

Hm hm.

Les usines ont fermé.

Mais on a dit bon leurs enfants faut quand même avoir des métiers alimentaires ou on s'est rendu compte que leurs enfants ils font des grandes études.

On dit bon ça va être chaud mais on veut pas que ces personnes prennent le pouvoir.

Ça veut dire on a toujours voulu les cantonner avoir une vision coloniale de ces jeunes-là.

Mboco :

Alors attendez qu'on se mette bien d'accord.

Quelle est pour vous la différence entre la gauche et la droite ?

Carlos Bilongo :

Mais il y a pas de différence.

Mboco :

Il y a pas de différence ?

Carlos Bilongo :

Pas de différence diff.

Il y a une différence.

Mboco :

Attends attends attends.

Moi je parle sur cette politique-là.

Carlos Bilongo :

Ah oui, ils ont de manière globale, quelle est la différence fondamentale entre la gauche...

Mbeco :

C'est lié, je m'explique, je m'explique, je m'explique qu'on comprenne bien parce que tu me dis oui, je défends la droite, je parle que de la gauche.

C'est pas ça.

C'est que la gauche, elle a le logiciel bordieusien, le déterminisme.

C'est-à-dire que l'individu ne peut rien face à son déterminisme.

Tandis que la droite, elle a un logiciel plus wébérien, c'est-à-dire l'individualisme.

C'est-à-dire malgré le déterminisme, la volonté personnelle permet à l'individu d'exceller.

Et c'est pour ça que sur ce terrain-là, à mon sens, le discours de droite est plus porteur à l'endroit de notre communauté que le discours de gauche qui remet qui détache de notre responsabilité à droite.

Mbeco :

C'est lié, je m'explique qu'on comprenne bien parce que tu me dis oui, je défends la droite, je parle que de la gauche.

C'est pas ça.

C'est que la gauche, elle a le logiciel bordieusien, le déterminisme.

C'est-à-dire que l'individu ne peut rien face à son déterminisme.

Tandis que la droite, elle a un logiciel plus wébérien, c'est-à-dire l'individualisme.

C'est-à-dire malgré le déterminisme, la volonté personnelle permet à l'individu d'exceller.

Et c'est pour ça que sur ce terrain-là, à mon sens, le discours de droite est plus porteur à l'endroit de notre communauté que le discours de gauche qui nous détache de notre responsabilité individuelle.

Carlos Bilongo :

Quel individu en France a réussi par son déterminisme personnel ?

Quel individu à droite a réussi en France parmi la communauté afro, tu veux dire ?

Mbeco :

Ouais mais si on prend l'exemple de Rama Yade, pour moi c'est un exemple de réussite.

Carlos Bilongo :

Comment ?

Mbeco :

Bah par les études.

Elle a performé dans les études comme fait les études à Gorée à la base déjà petite l'école privée de Gorée.

Moi c'est quand elle arrive ici, elle est nommée mais le jour parce qu'elle passe un concours d'excellence et elle est repérée.

Mais elle sort de quoi ?

Carlos Bilongo :

Ouais.

Mais le jour où elle veut faire la politique par elle-même, on la dégage.

Elle s'est fait détruire.

Mbeco :

Et moi, elle a même été un épiphénomène.

Est-ce que tu t'es heurté à un racialisme primaire ?

Toi tu es Kirikou, tu portes un costume, que tu t'exprimes bien ou pas, ça change rien.

Carlos Bilongo :

Non, je pense que c'est pas frontal comme ça.

C'est subtil.

Mboco :

OK.

Et tu as senti quand même cette réticence, cette volonté de ne pas voir en toi ce que tu es ?

Carlos Bilongo :

Après moi, un être humain, on est tous êtres humains mais j'attends pas la validation, tu vois.

C'est ça qui est très important pour moi.

Mboco :

Oui, mais OK, ça veut dire que... dans les interactions, est-ce qu'il y a des anecdotes où tu as perçu comme certaines femmes disent avoir subi du sexisme même si elles n'attendent pas l'approbation des hommes ?

Tu vois, il y a des témoignages comme ça qui peuvent... est-ce qu'il y a une chose qui t'a marqué ?

Carlos Bilongo :

Ah, tu peux arriver à l'Assemblée nationale, on peut te prendre pour le réparateur de l'imprimante.

Tu vois quand tu attends ton courrier, tu as envoyé un fichier à l'imprimante à côté ils pensent que tu es là pour la réparer.

Ça ça fait des choses qui peuvent arriver.

Mais ensuite auprès des collègues, on est collègues de droite ou de gauche.

C'est toi et ta mentalité, la manière dont tu t'affirmes qui fait que tu n'attends rien d'eux.

Et quand tu vas avoir une interaction avec eux sur un sujet ou tu peux être rapporteur sur un texte avec eux, bah tu viens avec tes idées, tes éléments de langage et limite à ça.

Mais si tu cherches à courir derrière une personne pour qu'il te valide, pour qu'il partage un café avec toi pour aller voir tu si tu cours vers lui pour quelque chose, bah c'est sûr que cette personne elle va te prendre de haut.

Mboco :

Alors, je reformule ma question.

L'une des particularités de la France qui la distingue des États-Unis ou de l'Angleterre, c'est que le racialisme prime sur le racisme.

Le racisme, c'est tu veux pas un Noir à ta table, tu veux rien savoir.

Le racialisme, c'est je le veux à ma table mais à condition qu'il me serve les pompes.

Autrement dit, il n'exercera jamais sur moi une autorité quelle qu'elle soit et notamment intellectuelle.

H c'est ça le racialisme à la française.

C'est pour ça qu'on parlait de paternalisme tout à l'heure.

Ma question est la suivante : est-ce que toi en tant que député quand tu prends la parole, quand tu fais une proposition de loi ou que sais-je, est-ce que tu sens qu'on te prend au sérieux ou alors que tu pâtais un peu de cette espèce de rejet inconscient qui veut que non, toi tu es là, estime-toi heureux d'être là déjà.

Ne crois pas que tu vas nous apprendre, ne crois pas que tu vas constituer un quelconque apport intellectuel.

Carlos Bilongo :

Dans des groupes politiques, ça peut exister.

Surtout à l'extrême droite.

À droite aussi ça peut exister mais après dans la globalité non.

Mboco :

Mais c'est bon c'est bon.

Il y a des Français bretons tout ce que tu veux qui sont très très nuls.

Et ça vu tout le monde.

Ça veut dire que je pense pas personne peut venir dire je me sens au-dessus de tel ou tel député moi je suis député de France Ponté tout ce que tu peux.

Carlos Bilongo :

Non ça c'est impossible.

Mboco :

OK parce que moi j'ai je dis souvent ça tout cas au parlement en tout cas.

Carlos Bilongo :

Ah ouais ?

Ben merci pour ce témoignage.

Mboco :

Je dis souvent que certains blancs ne sont pas prêts à accepter être dirigés par des noirs ou des Arabes.

Carlos Bilongo :

Ah oui, ça c'est clair.

Je le dis souvent.

Mboco :

Et c'est une différence que j'ai avec Herman là-dessus parce que Herman part du principe que quand tu es excellent dans une entreprise forcément il y a plus de plafond de verre, tu vas grimper.

Carlos Bilongo :

Tu as dit à plusieurs reprises quand on est bien habillé, qu'on a les codes et qu'on est excellent, tôt ou tard le plafond de verre on le pète.

Mboco :

Attends, j'ai pas fini.

Dans des comités exécutifs... attends, j'ai pas fini.

Tu le pètes, ça c'est sûr et certain à mon sens.

Maintenant au dernier étage du building, les enjeux, c'est plus une affaire de couleur de peau, c'est une affaire de famille, c'est une affaire d'entrisme.

C'est plus de couleur de peau.

Carlos Bilongo :

Voilà pour toi, c'est une affaire de couleur de peau pas pour moi.

C'est les gens qui te disent qu'ils ont vécu dans leur chair, mais prends les photos des comités exécutifs tu vois les comex, c'est que les mêmes personnes.

C'est les mêmes personnes qui sont issues des mêmes classes sociales, qui sont issus des mêmes familles.

C'est de ça dont il question.

Mboco :

Parce que là je parle du dernier étage.

Du dernier étage.

Patron du CAC 40.

Carlos Bilongo :

Patron du CAC 40.

Mboco :

OK.

Pour toi c'est une histoire de classe sociale.

Carlos Bilongo :

C'est-à-dire en gros même un François Ruffin ou un Besancenot au dernier étage on lui donne pas l'heure.

Mboco :

C'est ça ce que je dis.

Carlos Bilongo :

Oui mais on lui donnera pas l'heure parce que pour des raisons idéologiques parce qu'il est pas de la famille.

Parce qu'il a pas la famille en fait.

Regarde, regarde, regarde.

Moi, je te dis, tu vois, dans des grandes entreprises françaises, des grands groupes français, il y a des Arabes et des noirs que je connais qui malgré les diplômes, malgré les performances, on leur a pas donné des postes de direction.

Et eux, ils l'ont mal vécu parce qu'ils ont compris de manière implicite qu'on ne voulait pas qu'ils dirigent des blancs.

Mboco :

Hm hm.

Et moi, j'ai toujours dit qu'il y a certains blancs qui malgré ton excellence, malgré ta performance, n'accepteront jamais que tu les diriges.

Carlos Bilongo :

As-tu raison.

Mboco :

C'est pas une question de classe sociale de tu as pas les codes.

C'est que dans leur esprit un [Noir] ça exécute, un Arabe ça exécute.

Ça ne dirige pas d'autres blancs.

Donc même quand tu as un mec qui vient d'une grande famille fortunée par exemple moi je connais des familles congolaises qui ont beaucoup d'argent au Congo, qui ont marché avec la Françafrique, ils ont envoyé leurs enfants ici pour performer dans une grande boîte du CAC 40 pour pas la donner.

Carlos Bilongo :

Respecté.

Il a pas été respecté alors que son père c'est un ministre blanchi et qu'il y a beaucoup d'argent.

Mboco :

Vous pensez que c'est majoritaire ça ?

Carlos Bilongo :

Je te dis pas que c'est majoritaire.

Je dis dans ces boîtes à votre avis c'est majoritaire ou pas ?

Sur en gros sur 10 afros qui ont la compétence d'être des dirigeants dans des comex dans des contos est de dire que dans des boîtes bien précises avec beaucoup d'argent en jeu parfois même des boîtes qui sont cotées en bourse on n'accepte pas de façon répétée de façon générale que des noirs et des arabes dirigent des blancs.

Quand tu fréquentes ces gens-là parce que moi je les fréquente ils te le disent clairement.

Ça c'est la limite.

Mboco :

OK.

Est-ce que tu estimes qu'il existe d'autres boîtes avec le même volume économique qui acceptent ?

Carlos Bilongo :

Bah boîtes du CAC 40 y en a pas beaucoup.

Mboco :

OK.

Moi, je forme des frères qui sont plus que cadres.

Je les salue notamment Jacques, je peux pas dire le nom qui sont les ils me le disent chaque cours ils me le disent qui sont seuls en tant qu'afro et qui dirigent 20 30 40 personnes hommes et femmes qui travaillent dans le système dans le domaine bancaire.

Donc il y a de l'argent dans le domaine des assurances.

Carlos Bilongo :

Oh bah si c'est pas pareil.

Alors c'est pas pareil parce que tu vas te servir d'une exception pour croire que c'est quelque chose qui peut changer.

Mboco :

Non j'ai posé la question pas de statistiques là-dessus.

Carlos Bilongo :

Bah s'il y en a des statistiques après l'exception ne fait pas la règle statistique sortie il y a 4 mois les comités exécutifs il y a pas de racisé ok dans les grands groupes des comex il y a pas de racisé ça veut dire tu as un plafond de verre à un moment donné où tu ne bascules pas.

C'est comme moi je peux dire il y a des gens dans ma circonscription des électeurs qui vont être extrême droite qu'ils disent notre député c'est un noir on accepte pas moi j'ai une dame qui vient chaque cérémonie quand je suis là dit non j'accepte pas mais elle a pas de pouvoir elle peut juste voter.

Elle a une voix mais comme moi avec mes forces on est rassemblés, on est 10 voix tu qu'on l'a renversé tu as les contraintes.

Mais dans le privé ils sont majoritaires, tu rentres pas dans le comex.

Donc ça c'est inébranlable.

Ça c'est du marbre, ça bougera pas selon vous.

Mboco :

Bah pour moi ça bougera pas.

Mais par contre, ouais, le rapport de force fait que quand tu crées une entreprise qui va venir concurrencer celle-ci, à ce moment-là, ils vont commencer à dire « Oh là là, X est venu avec sa boîte composée de gens de toutes les couleurs de peau. C'est la performance. »

On est sur des licornes qui pour le coup sont dans la logique de femme, homme, noir, homosexuel, on s'en fout.

Tu es le meilleur, tu bosses, tu viens nous prendre des parts de marché.

Là, ils commencent à trembler.

Et qu'est-ce qu'ils font là ?

Et surtout les chéquers on veut vous racheter.

Donc c'est pour garder leur monopole.

Carlos Bilongo :

Selon vous ça expliquerait la décadence de la France sur le terrain économique dans le théâtre international le fait de pas profiter des forces intellectuelles il y a combien de français des cerveaux il y a combien de français qui sont partis travailler aux États-Unis qui sont partis travailler à Dubaï parce qu'on leur a pas laissé la place qui normalement ils auraient dû avoir parce qu'ils ont montré justement que c'était performant.

Il y a combien de Français qui sont partis frustrés parce qu'on leur a pas laissé l'espace nécessaire ?

Mboco :

Exactement.

Carlos Bilongo :

Combien par qu'on est un grand chef com à chaque fois on le met adjoint h c'est un grand chef on le met adjoint on dit non on laisse le bilan c'est mieux c'est normal c'est pas normal c'est et et et ce grand chef là qui a un frère qui nous ressemble il est parti aujourd'hui il est aux Émirats il perd fort là-bas et il dit c'est cuisine française c'est sa marque.

Mboco :

H mais en France il est pas respecté.

Carlos Bilongo :

Non, et c'est normal parce que on n'a pas fait un travail de rééducation parce que on a dit aux gens bon la colonisation c'est fini, l'esclavage c'est fini, reprenez vos vies.

Mais on n'a pas rééduqué les gens.

On n'a pas rééduqué les gens qui ont été réduits en esclavage.

On n'a pas rééduqué les gens qui étaient des maîtres.

Du coup, chacun vit avec ses complexes et les transmet à ses enfants.

Mboco :

C'est ça.

En banlieue, moi mère me disait quand j'avais 8 9 ans, mon fils avocat, c'est pour les blancs.

Ma mère, elle m'a donné le sein.

Dans son esprit, en tant que petit [Noir] que j'étais, je ne pouvais pas être avocat parce que c'est les images on lui envoyait.

Tu vois ou pas ?

Carlos Bilongo :

Ouais.

Tu as des mecs dans d'autres quartiers, c'est mon fils, tu es un blanc.

Eux les arabes et les noirs, c'est des sous-hommes.

Tu es meilleur qu'eux parce que toi tu es blanc.

Donc chacun transmet des complexes dans son éducation et après on se rend compte à un moment donné.

Mboco :

Pas l'autre qui appartient à la race supérieure et nous qu'appartenons non à la race inférieure et on doit cohabiter comme ça.

Et nous dites race inférieure on nous demande de supplier une place à la table de ceux qui pensent supérieur.

Mais nous on peut pas faire ça parce que nous on se trouve pas inférieur.

On se trouve comme tout le monde en fait on peut pas venir vous supplier de nous laisser une place.

Donc on crée nos tables pas par rejet de ce que vous êtes pour exister pour survivre parce qu'on a notre dignité.

Carlos Bilongo :

Bien sûr, il est là le problème, tu vois.

Mboco :

Donc la dynamique c'est quoi ?

C'est intégration ou communautarisme républicain ?

Carlos Bilongo :

Ça ça veut rien dire ce communautarisme.

Mbeco :

Bah comme aux États-Unis, communautarisme fédéral.

Le premier communautarisme en France, il est blanc.

Ça veut rien dire ce mot-là.

Si social tu vas à Neuilly à Versailles que les mêmes personnes là c'est social là on parle de racial mais au final c'est racial si c'est les deux se rejoignent si le en fait le mot communautarisme c'est un piège pour nous empêcher de réfléchir à la complexité du réel parce que on va reprocher par exemple à des Arabes et des noirs d'être communautaires alors que tu as des maires qui préfèrent payer des amendes que de construire des logements sociaux pour permettre réellement une mixité.

Carlos Bilongo :

Et même c'est encore plus loin parfois quand j'ai vu des gens...

Vous êtes quatre : deux Togolais, un Béninois et un Ivoirien.

Allez, on a une idée mais nous on dit « Ah non, j'avoue, faut qu'on mette un blanc dans l'histoire. »

Oui, parce que pour crédibiliser le travail quand on ira voir à la banque comme ça le projet va bien.

Mbeco :

Alors de moi, tu mets quatre Bretons, ils vont jamais chercher ils vont jamais chercher un noir pour se dire potentiellement on va mettre un noir pour le crédibiliser et même si le projet ils l'ont ouvert en Afrique.

Carlos Bilongo :

Alors de toute évidence, vous n'avez pas compris mon emploi du mot communautaire.

Je parlais en terme de est-ce que il faudrait faire la promotion pas juste constater faire la promotion à l'échelle de par exemple la communauté afro qui vit en France de s'inscrire dans une logique communautaire affirmée.

On a eu des émissions où on prenait l'établissement d'un parti afro par exemple la promotion d'un communautarisme assumé qui prendrait l'excellence et qui partirait du principe que les mentalités n'évolueront pas de l'autre côté.

Donc à partir de là, on prend acte et on s'organise entre nous mais dans une forme de séparatisme qui dit pas son nom puisqu'il est déjà plus ou moins acté.

Ou alors est-ce qu'on se dit bon OK, il y a des difficultés, il y a des barrages, il y a des traumas qui sont relayés par héritage, par transmission, par le sein, par des propos et qu'on peut néanmoins continuer à combattre parce qu'après quand on se rencontre les relations humaines, on est davantage les enfants de notre environnement que de nos parents.

Et dans cet environnement de brassage, on peut quand même réussir à changer la donne, à faire évoluer le réel.

Donc s'inscrire dans une intégration, j'allais dire à la comme disait Martin Luther King, c'est-à-dire autour de la table d'une forme de fraternité.

En gros, est-ce que vous croyez en la réalisation possible d'une forme de fraternité ou alors c'est un chèque en blanc qui vise juste nous à nous retirer nos forces vives et nous laisser sur le bas-côté sans volonté de puissance.

Carlos Bilongo :

En fait si tu veux, les mots sont piégés.

Parce que quand on utilise le mot communautarisme, oui, ça veut dire qu'on accepte l'idée que les Arabes et les noirs sont communautaires et que le blanc ne l'est pas.

Parce que c'est le blanc qui va nous traiter de communautaires.

Sous-entendu, bah nous on l'est pas mais ils le sont puisqu'ils refusent de se mélanger avec nous.

Donc déjà c'est un mot que j'utilise pas moi.

Mbeco :

C'est-à-dire quoi ?

Communautaire.

Carlos Bilongo :

Ça veut dire que vous donc blancs vous avez mis en place ce qu'il fallait pour que arabes noirs asiatiques vivent avec vous.

Mais c'est faux et on peut le démontrer puisque il y a un certain nombre de maires qui refusent de construire des logements sociaux et qui préfèrent se protéger de cette invasion migratoire et qui refusent catégoriquement au sein de leur ville une présence noire ou arabe ou asiatique.

Mbeco :

Mais là c'est social, c'est pas racial.

Carlos Bilongo :

Tu dis logements sociaux les deux sont liés.

Mbeco :

Non mais attends, tu dis logements sociaux, c'est pas racial.

Mais je te dis que les deux sont liés.

Carlos Bilongo :

C'est les deux sont liés mais Versailles mais c'est en fait il veut pas entendre la réalité le le...

Mbeco :

Attendez excuse-moi de pas être d'accord avec toi mais tu moi je suis dans un bâtiment je partage je suis afro il y a des blancs il y a des chinois ton exception parce que je parle pas de l'exception je dis simple je pose les questions je peux quand même poser des questions il y a des maires en France qui sont des délinquants, je pèse mes mots des maires qui sont des délinquants qui ne veulent pas construire des logements sociaux pour ça question ma parce que on est majoritaire même m à la maison qu'est-ce sa fille ça fini ce qui dit sa fille même mère à la maison ma question te marie pas avec un noir ou un arabe voilà pourquoi parce qu'il est noir ou l'arabe ou parce qu'il dans son esprit il considère que le noir se comporte de telle façon ou l'arabe se comporte de telle façon moi c'est ça la question que qu'on se pose que manifestement vous refusez de vous poser je comprends pas pourquoi.

Est-ce qu'on aujourd'hui on nous rejette majoritairement juste parce qu'on a une apparence ou parce qu'on prête à cette apparence un certain comportement ?

Est-ce que le racisme est un racisme de domination raciale ou un racisme de protection, on va dire comportementale ?

Carlos Bilongo :

Non, c'est ça la question fondamentale aujourd'hui.

Aujourd'hui en France qui domine les débats l'inconscient collectif, on dirait que vous savez pas.

Mbeco :

Non mais en France le racisme il est pas lié à un comportement.

Le racisme il est lié à Gobineau, à l'inégalité des races.

En France le racisme, tu peux être le plus gentil, le plus beau, le plus intelligent.

T'accepteras pas.

Pas être le beau-fils parfait.

Ça marchera pas.

Préférer le Benoît qui frappe même qui frappe ma fille mais c'est parce que c'est Benoît à bambou.

Voilà, c'est ça.

Et je te dis que en France Gobineau dans les esprits fait la loi.

Carlos Bilongo :

OK.

Arthur de Gobineau a écrit un essai sur l'inégalité des races qui explique pourquoi nous noirs, nous sommes les derniers maillons de la chaîne.

Nous sommes des êtres inférieurs parce qu'on a un épiderme parce qu'on a des lèvres épaisse parce que nous avons un rapport émotif.

Il y a un essai et on prendra un jour le temps d'expliquer ce livre, on va le traiter qui explique pourquoi nous sommes inférieurs.

Dans ce même livre, il explique pourquoi les blancs sont supérieurs.

Et c'est ce livre qui a fait l'ADN de la manière dont en France on perçoit l'asiatique, le noir et l'arabe.

C'est pas le comportement.

C'est un complexe de supériorité.

Le comportement n'est qu'un prétexte.

La preuve, la preuve quand tu as des noirs, des arabes, des asiatiques qui se comportent très très bien, tu es quand même victime de discrimination.

Mbeco :

Ouais.

Donc vous malgré tout, donc vous pensez qu'aujourd'hui le regard qu'on porte sur la Chine, les gobinistes, les blancs est le même qu'il y avait 50 ans ou du temps de l'exposition coloniale en 1931 ?

Tu penses vraiment qu'aujourd'hui la Chine est perçue avec un mépris et on la considère comme les va-nu-pieds, comme uniquement des ateliers du monde alors qu'ils ont fait une démonstration de force il y a encore quelques jours à l'échelle de la planète ?

Parce que c'est ce que tu es en train de dire.

Carlos Bilongo :

Moi c'est pas ce que j'ai dit.

Mbeco :

Bah si.

Bah tu as dit Gobineau, racialisme, domination blanc supérieur noir et tu as demandé si en France on perçoit le noir de façon négative.

Carlos Bilongo :

J'ai pas dit que le noir, j'ai dit la couleur de peau.

Mbeco :

Voilà.

Par rapport à un comportement, je te dis non.

Je te dis que dans l'histoire de France, voilà, dans l'inconscient collectif, des auteurs comme Montesquieu, Voltaire, on est tous d'accord.

Carlos Bilongo :

Bah manifestement non parce que j'ai pris des tonnes et des tonnes là-dessus.

Je connais tout ce sujet.

Je connais au moins ce sujet aussi bien que toi.

Mboco :

Pardon.

Donc je te parle d'aujourd'hui.

Est-ce qu'il y a une évolution ?

J'ai pris l'exemple des Chinois.

Donc pourquoi le regard qu'on porte sur les Chinois est le même que le regard que les blancs portent sur les Chinois.

Carlos Bilongo :

Oui.

Est-il le même qu'il y a un siècle ?

Mboco :

C'est ça ma question.

Carlos Bilongo :

Que les Chinois vivent en France hein.

Mboco :

OK.

Parce que tu quand tu parles tu parles du cortège de shopping, il a fait sa démonstration en Chine.

Carlos Bilongo :

Ouais, il le fait en Chine et cetera tout ce tout à fait respectable et cetera.

Mboco :

Le Chinois qui vit en France pour les Français qui sont supérieurs, il dit « Le mec, il vit ici parce qu'il a besoin. »

Donc pour vous les Chinois sont perçus comme étant inférieurs ?

Carlos Bilongo :

Il t'a répondu.

Mboco :

OK.

Le Français se dit non, il dit « Oui, il vit ici parce qu'il a besoin. »

Carlos Bilongo :

Donc c'est même Français qui ont établi là selon eux le critère de valorisation bien le reportage qui a été fait asiatique, je suis pas un ping-pong là, il y a un reportage qui a été fait sur les asiatiques qui expliquait que ils sont victimes de discrimination et eux c'est parfois même c'est inversé.

C'est-à-dire qu'on les essentialise en disant ils sont tout le temps gentils, serviables et du coup ils bossent bien.

Ils bossent bien.

Donc il y avait des clichés qui étaient véhiculés par eux.

C'était pas des noirs ou des arabes qui les clichésaient, c'était par rapport à des blancs.

Il y a un reportage qui a été fait là.

Mboco :

OK, donc c'est un racisme racial et pas de comportement.

Donc là-dessus, c'est réglé.

Si demain ou dans 10 ans ou dans 20 ans tu devenais le Obama français, quelle serait ta première décision politique ?

Carlos Bilongo :

Regarde la cis politique.

En avoir une, j'en ai plusieurs mais on a parlé du racisme de mettre en place des politiques publiques pour que le racisme c'est clair.

Mbeco :

OK.

Exemple.

Carlos Bilongo :

Un exemple mac racisme je pas aller je veux pas aller sur la mesure pénale parce que c'est ce qui a beaucoup pêché je trouve et ce qui pêche aujourd'hui qui permet aux gens d'avoir des propos racistes à longueur de jour sur les plateaux télé et cetera, c'est que la réponse pénale n'est pas assez forte.

Moi, je trouve à sur ce plan-là, mais c'est de permettre à l'ensemble des concitoyens et concitoyennes de notre pays de pouvoir s'épanouir par eux-mêmes sans qu'il puisse avoir le moindre blocage.

Après, je peux être au travail, à l'école et cetera et cetera.

Mbeco :

Quoi ?

Discrimination positive par exemple.

Carlos Bilongo :

Non, pas juste l'équité.

OK.

Et je suis convaincu que l'équité permettra aux minorités qui sont déjà moi je suis convaincu performantes de pouvoir excéder.

Mbeco :

Oui.

Mais tu m'implantes comment ça politiquement ?

Carlos Bilongo :

Mais en fait tu fais voter une loi tu mais qui porte sur quoi ?

Mbeco :

Oui mais tu as plus enfin il y a pas une loi spécifique là que je vais te sortir mais il y a plusieurs politiques publiques qui vont permettre de casser ce clivage-là.

Tu peux avoir aussi une discrimination géographique.

Quand tu à ta adresse bah tu es pas recruté, bah tu mets en place peut-être les moyens nécessaires avec soit une mobilité qui était nécessaire dans ces territoires-là, soit tu mets en place même des fois dans ces territoires-là des administrations qui sont aujourd'hui uniquement centralisées à Paris.

Tu es à Paris dans les beaux quartiers, tu peux avoir des ministères aujourd'hui tel ou tel ministère qui soit maintenant dans les banlieues ou dans les villes populaires parce qu'aujourd'hui voilà banlieue c'est un grand mot tu peux être à encore on va dire c'est la banlieue parce que tu es hors de Paris mais dans les villes populaires mettre des administrations en place pour dire qu'en fait chaque concitoyen peu importe son territoire a aussi sa dignité en lui rendre ces de noblesse.

Mbeco :

D'accord.

Donc en tant que président ton premier combat sera d'ordre racial.

Carlos Bilongo :

Pas racial territorial.

Et indirectement le contexte racial a un effet ping-pong avec le contexte territorial.

Parce qu'en fait sur les territoires quand on dit ah 93 il y a que des noirs ou des arabes en fait aujourd'hui on le sait parce que c'est de manière où ces territoires ont vécu les vagues d'immigration et la manière dont elles ont été construites dès lors où tu vas résoudre les problèmes territoriaux bah tu résous pas mal de problèmes liés à la racialité.

Mbeco :

OK merci.

Et si demain parce que on t'a vu sur plusieurs fronts en tant que député, en tant qu'afro, si demain le même jour étaient tenues deux manifestations, une pour dénoncer le génocide, ce qui est considéré comme tel à Gaza et l'autre pour dénoncer les génocides ou ce qui est considéré comme tel au Congo.

Et tu dois te rendre à un seul des deux parce que c'est simultané.

Tu te rends auquel ?

Carlos Bilongo :

Bon, déjà jusqu'aujourd'hui, j'arrive à faire les deux mais j'irais à celui du Congo.

Mbeco :

Pour quelle raison ?

Carlos Bilongo :

Parce que j'irais à celui qui a le moins d'écho médiatique pour lui donner une portée plus ample.

Mbeco :

OK.

Ben merci.

Mais après le lendemain, j'irai à l'autre.

Mais voilà, j'imagine que derrière cette question, tu devines certains reproches que d'aucuns n'ont pas adressé à toi personnellement mais qu'ils adressent parfois à certains membres de la communauté afro autour de cette pseudo concurrence des causes où on serait plus prompt en tant qu'afro à défendre en tout cas militer au côté des Palestiniens ou des pro-palestiniens alors que on le ferait au détriment de la cause afro.

Quelque chose qui te donne à réfléchir ?

Carlos Bilongo :

Mais ouais, j'ai eu beaucoup de débats là-dessus où moi je suis convaincu qu'il faut une convergence des luttes et à chaque fois j'invite telle ou telle partie à être avec l'autre et l'autre moment avoir l'autre partie parce que en fait c'est le fait d'être plus nombreux.

Mbeco :

Mais tu es utopiste mon frère.

Carlos Bilongo :

Non mais on a réussi à le faire.

Moi moi moi en tout cas j'ai même dans le militant laisse-moi finir.

J'ai réussi à le faire.

Des preuves tangibles qui prouvent aujourd'hui que tu as des pro-palestiniens qui ont marché pour la cause de la RDC.

Il y a des gens qui sont pro RDC, qui sont contre la guerre à l'est et qui ont marché juste je finis pour la cause palestinienne.

Ensuite, la cause palestinienne, elle va parler à tout le monde parce que il y a le fait colonial, il y a des générations qui n'ont pas vécu la colonisation et que pour nous en fait la colonisation c'est un truc qu'on vomit.

Ça veut dire dès l'heure où tu dis que depuis 70 ans et jusqu'à aujourd'hui tu as un pays qui veut coloniser un autre la Cisjordanie Gaza des bombardements avec un génocide bah les gens il y a un bouclier tout le monde dit bah on n'est pas d'accord.

Ensuite tu as une chape de plomb moi je sur le sujet de la RDC même des Congolais même ne maîtrisent pas des fois le sujet ou même des gens même à Kinshasa parfois n'ont pas écho de ce qui se passe à l'est du Congo parce que c'est encore depuis moi je pense depuis la décolonisation et les richesses de l'Afrique et plus précisément de la RDC qui subit en fait toutes ces actions génocidaires avec un continuum de violence pour les gains économiques.

Hm hm.

C'est que même l'uranium d'Hiroshima vient de la RDC, c'est que de ce fait que depuis les années le Congo belge, il y a eu cette volonté à chaque fois d'anéantir ce pays et de lui prendre l'ensemble de ses richesses.

D'anéantir bien sûr, c'est une volonté de balkanisation de la RDC.

Il y a une volonté de la balkaniser.

Utiliser le viol, anéantir quand on viole une femme devant ses enfants, devant son mari et voilà les bantous quand tu fais cette action-là, tu anéantis quelque chose dans le regard de la personne, juste l'esprit familial, tout est brisé ou quand tu prends un enfant pour violer sa mère ou sa grand-mère et c'est une volonté d'anéantir et de lui prendre de puiser ces richesses-là et il y a pas eu de comédiatique et la communauté internationale a été complice à participer gérer internationale.

Mboco :

Oui, mais la communauté internationale c'est laquelle ?

C'est celle qui demande à Mobutu en 94 d'ouvrir les frontières.

C'est un moment donné quand nous quand moi je me lève et je dis mais Carlos, tu fais preuve de naïveté la communauté internationale c'est qui ?

C'est la France, les États-Unis.

Il y a pas de communauté internationale.

Ça n'existe pas.

La CPI n'existe pas.

L'ONU n'existe pas.

Ça c'est en fait après ça existe mais attends mais quand on ouvre les frontières quand l'RDC ouvre ses frontières en 94 enfin quand au début vous vouliez pas les ouvrir Mobutu il refusait d'accueillir les réfugiés il a dit il y a un génocide au Rwanda j'ouvre pas mes frontières on lui met une pression on dit ouvre ta frontière ouvre ta frontière ouvre ta frontière on lui dit oui ok quand tu vas ouvrir la frontière ils vont être sur une superficie et cetera, tout sera bien géré et ça va être géré aussi par les Nations Unies qui vont gérer ces personnes-là et comme ça il y a pas de problème.

Tu vois ?

Et au final, il ouvre ses frontières.

Tout le monde passe.

Ou tout avec des armes, pas d'armes et le continuum et la guerre continue à l'intérieur du pays.

Et ces personnes s'aperçoivent aussi qu'il y a des richesses sur le nord qui sont du contraire, c'est pas l'Éthiopie qui passe un coup de fil à Mobutu.

Parce que on parle de comité international.

Qui a les moyens de dire au maréchal tu obéir à ce qu'on te dit ?

Unis la France donc il y a pas de comen faut pas mentir aux gens c'est toujours en fait moi ce qui me dérange c'est qu'on utilise des appellations qui n'existent pas dans la réalité comale c'est qui non mais c'est ces pays là c'est pour ça que je te dis que oui mais arrêtons d'utiliser un vocabulaire mais c'est ça existe mais la France la communauté internationale laisse non mais c'est plusieurs pays la communauté internationale laisse à penser qu'il y a de façon égalitaire des pays qui décident ensemble d'agir sur d'autres pays.

Carlos Bilongo :

C'est faux.

Mais si.

Mbeco :

Oh, c'est bon.

Mais c'est qui ces pays-là ?

Carlos Bilongo :

Mais incroyable.

Quand tu me parles quand tu parles de la France, des États-Unis par exemple, pour la communauté internationale, c'est les occidentaux.

Faut appeler un chat un chat.

Mbeco :

La communauté internationale est une escroquerie.

Ça n'existe pas.

Carlos Bilongo :

Quand la CPI choisit à chaque fois de sanctionner que des [Africains] et que Poutine peut faire ce qu'il veut, il et que Benjamin prend son avion malgré un mandat d'arrêt, ça veut dire que tout de suite quand la famille Bush, père et fils sont encore dans leur ranch en train de manger et boire de la bière.

Tu as eu quand même des mecs de robe de l' qui sont pas à l'intérieur ces pays.

Mbeco :

OK.

Bah tu as eu ça prend des exceptions pour donner l'impression que ça marche.

Mais ça marche pas.

Carlos Bilongo :

Je suis d'accord avec toi.

Mais attends, c'est une escroquerie vocabulaire.

Mbeco :

Mais c'est clair, c'est quoi la communauté ?

C'est quelques pays internationaux.

Les occidentaux, faut donner le nom des pays.

C'est Mobutu, c'est les États-Unis, c'est la CIA derrière.

C'est la CIA qui a fait tuer avec la complicité des Belges Lumumba.

C'est pas des Éthiopiens, c'est pas des Somaliens, c'est pas des Camerounais qui même avant leur propre guerre d'indépendance sont des occidentaux internationales.

Carlos Bilongo :

Les gens savent très bien que l'Éthiopie n'est pas dedans.

Non non, tout le monde sait c'est qui c'est qui c'est les gens qui croient en l'ONU.

Parce que les gens leur disent pas la vérité.

Tous les pays ne sont pas signataires du traité de Rome.

Mais la plupart des gens quand tu t'arrêtes dans la rue parce qu'on leur m pense que l'ONU ça marche que l'ONU une en gros.

Mboco :

Est-ce que tu crois ça doit marcher à la base.

Mais à la base.

Est-ce que tu crois aux mensonges aux gens continent aux gens c'est très important c'est à la base ça doit marcher.

Carlos Bilongo :

D'accord.

Ça doit marcher mais la réalité c'est pas ça.

La réalité pays aujourd'hui moi je condamne le fait que Benjamin Netanyahu puisse faire ce qu'il veut.

Oui et que quand c'est Gbagbo, on quand c'est Jean-Pierre Bemba, on va le chercher.

Non mais Gbagbo a fait 10 ans.

Gbagbo, voilà point.

Mboco :

Donc faut dire que quand c'est des [Africains] on va les chercher aujourd'hui il faut que c'est aujourd'hui la est sortie de la CPI et ils ont eu raison.

Carlos Bilongo :

Oui oui et tout le monde le dit aujourd'hui il y a un de point de mesure et c'est normal faut même plus qu'à ces pays viennent juger un pays africain.

Pourquoi on reprend le vocable de ces entités qui sont des escroqueries ?

Moi je le dis en tant qu'avocat mais moi je prends juste le droit international n'existe pas.

Mboco :

Tu entends ce que je te dis ?

Il existe.

Carlos Bilongo :

Oh c'est bon j'arrête.

Mboco :

Va dire va dire ça à Gaza oui la question c'est mais pas respecté.

Carlos Bilongo :

La question c'est est-ce que c'est le droit du plus fort ou c'est un droit racial est-ce que c'est la white supremacy la CPI l'ONU ou alors est-ce que c'est juste une affaire de force diplomatique pour le dire autrement si demain un pays africain possède la bombe atomique est-ce que son président qui est qui se livrera des exactions un peu comme certains considèrent Poutine ou d'autres feraient l'objet d'une attaque comme l'ont fait l'objet Gbagbo par exemple.

Est-ce que c'est un rapport de force militaire ou racial ?

Mboco :

Mais quand ils ont essayé de faire plier la Corée du Nord, ils ont commencé à dire à Kim Jong-un, tu arrêtes tes essais nucléaires sinon on va te faire un embargo.

Ils ont fait un embargo.

Le mec a continué éclair.

Pourtant on n'a pas vu BHL au long de la démocratie dire bon Nicolas on va envahir la Corée du Nord parce que là-bas c'est une dictature qui en plus a l'arme nucléaire.

Ils ont rien fait du tout parce qu'elle a l'arme nucléaire.

Donc à un moment donné, vu qu'ils ne veulent pas nous respecter en tant qu'être humain parce que pour eux nous sommes des sous-hommes.

Il y a que quand tu as un rapport de force nucléaire qu'ils vont se dire là j'y vais pas parce que je vais mourir aussi potentiellement.

Il va appuyer sur le bouton rouge.

Mais de manière naturelle et spontanée, ils nous prennent pour des sous-hommes.

Ils ne nous respectent pas.

Ils sont allés dans le palais présidentiel où il y avait Gbagbo, Simone Gbagbo, sa femme, ils l'ont tirée par les cheveux, il arrache ses mèches traîné par terre.

Filmer frérot, filmer qui fait ça filmer qui fait ça ?

C'était comme à l'époque où ils allaient avec la complicité de certains d'entre nous récupérer des femmes et des hommes, les attacher, les réduire en esclavage et les déporter.

Ils ont fait la même chose.

Parce que pour eux nous ne sommes rien.

Et utiliser le vocabulaire qui nous met en avant.

Carlos Bilongo :

Oui, la communauté internationale.

Oui, le droit international.

Tu as vu le jour où moi je me prendrai au sérieux, c'est quand la famille Bush sera incarcérée pour ce qu'ils ont fait en Irak.

Parce que Bush il a commencé à dire aux gens oui Saddam Hussein il a des armes de destruction massive il a demandé à son [Allié] qui collait une poêle de venir ils ont menti à l'ONU ils ont été sanctionnés pourquoi bien sûr ils ont menti à l'ONU elle est où la sanction mais ils peuvent pas être sanctionnés ceux qui financent l'ONU le message de l'ONU c'est à New York c'est comme ces députés qu'on a demandé de faire voter des lois parce qu'ils étaient trop absents mais comment tu veux qu'un mec qui lui-même est absent vote une sanction contre lui-même donc on va demander aux Américains qui financent l'ONU de se sanctionner alors qu'ils ont pas respecté les règles et on va dire aux africains ah c'est important le droit international ah c'est important la communauté internationale alors c'est une escroquerie moi je prendrai pas ça à mes enfants moi jamais de la vie.

Mbeco :

Tu es d'accord avec ça ces institutions ne sont aujourd'hui oui elles ne disent plus ça ça veut plus rien dire aujourd'hui toi tu dis qu'elles sont imparfaites ou qu'elles sont des escroqueries non elles existent elles sont imparfaites ou escroqueries non.

Carlos Bilongo :

Sont elles sont c'est un député il a il a un devoir de réserve faut pas le mettre en porte-à-faux moi j'ai liberté d'expression moi une institution elles existent.

Mbeco :

Ouais, malheureusement elles ont pas respecté, elles sont virées.

Carlos Bilongo :

Mais c'est normal.

C'est normal.

Mbeco :

Et je vais te dire une chose.

Tu vois, le problème de ces institutions, c'est qu'elles sont pilotées par des pays qui ont fonctionné sur le crime et les massacres de l'esclavage et la colonisation et qui sont pas réformés.

C'est-à-dire que aujourd'hui la communauté internationale est dirigée par les États-Unis, par la France, par l'Angleterre, par des pays qui ont fonctionné sur le complexe de supériorité et qui ne sont pas réformés et qui du coup ont gardé un continuum de comportement complaisant à l'endroit des non-blancs.

Raison pour laquelle tu peux avoir un discours de Dakar qui choque personne.

Carlos Bilongo :

Non, ça choqué les gens quand même.

Ça a choqué les noirs que les noirs.

Ça pas choqué les blancs.

Ça a choqué que les noirs.

Et encore, je pense que même les noirs qui ont accès, ils ont applaudi.

Mboco :

Oui, ce qui est sur place.

Et tu sais quoi l'ironie du sort ?

C'est que le discours il est fait à l'université de Cheikh Anta Diop à Dakar.

Carlos Bilongo :

Ouais.

20 ans plus tard, il est condamné.

Mboco :

C'est pour ça que je te dis qu'à un moment donné la communauté internationale n'existera pas tant que l'Occident ne descendra pas de son piédestal et ne viendra pas traiter n'importe quel individu indépendamment de l'arme nucléaire comme son égal.

Carlos Bilongo :

OK.

Mais maintenant toi en tant qu'avocat la Cour pénale internationale les avocats qui siègent le droit international.

Mboco :

Ouais.

Ça existe ou pas ?

Carlos Bilongo :

Oui, bien sûr.

Ça existe les avocats qui siègent.

C'est du spectacle, c'est du folklore.

Mboco :

Bien sûr, c'est du spectacle.

Mais c'est une mascarade ça.

Carlos Bilongo :

Bon, au moins c'est dit c'est une mascarade.

Moi j'ai des copains qui sont à la CPI hein.

Je les salue.

C'est des clowns.

Mboco :

OK.

Bon, au moins c'est dit.

Après, ils peuvent faire des pétitions.

Carlos Bilongo :

Ouais, on fait des pétitions parce que ouais, Benjamin Netanyahu, vas-y.

Tiens, on t'envoie une pétition si tu veux.

Mais moi je vais la signer parce que moi tu as vu ça coûte rien.

Je la signe.

Mais j'y crois pas.

C'est une mascarade.

Je dis face caméra.

Mb eco :

Mais comment on fait alors ?

Carlos Bilongo :

C'est le monde des puissants.

Déjà on dit la vérité aux gens.

Mb eco :

Mais c'est quoi ?

C'est monde puissant.

Carlos Bilongo :

Non non non non.

Déjà on dit la vérité aux gens.

Il y a des fables, faut pas y croire.

C'est quand tu crois c'est là que tu es déçu.

C'est là que tu commences à croire que tu vois c'est comme ceux qui pensaient que non mais dire qu'ils existent ça veut pas dire que tu crois en eux.

Moi quand je te dis demandé à ouvrir les frontières, je dis pas que c'est bien, je condamne ce qu'ils font parce qu'ils mettent une pression ou ils mettent même un chantage en disant si tu pas on va te tuer.

Mb eco :

Bah oui, on va créer chez toi une émeute, tu vois.

Carlos Bilongo :

Oui.

Et on va créer c'est ce qui s'est passé.

Mb eco :

Mais quand les Américains disent à Mobutu ouvre les frontières ou tu vas finir comme Lumumba.

Carlos Bilongo :

Bah le Lumumba il est parti.

Ah mais Mobutu pourquoi il sait ? parce que lui-même il a participé à la mort de Lumumba.

C'est ça que je te dis.

Mais à un moment donné à un moment donné quand on te place qu'on te met d'une manière où on te tient en même temps.

C'est pour ça que je te dis qu'à un moment donné, il faut dire la vérité aux gens.

Nous ne sommes pas libres ce sont les occidentaux qui nous dirigent.

Il faut l'entendre ça.

Mb eco :

Entendu.

Carlos Bilongo :

Si l'uranium d'Hiroshima a été pris au Congo, il a été pris gratuitement.

Mb eco :

Oui, mais pour exploser beaucoup de nos concitoyens n'ont pas conscience que la plupart de nos chefs d'État sont des pantins.

Ils n'ont pas conscience de ça.

Ils pensent vraiment que son excellence fait les choses.

Alors son excellence obéit à Washington parce qu'il a pas les moyens de dire non.

Moi, j'aurais aimé être nord-coréen mais il a un revolver sur la tempe.

Mais j'aurais aimé être nord-coréen.

J'aurais aimé que la RDC avec toutes ces richesses dise « Tu as vu nous, on a un bouton rouge poto.

Tu nous dis pas ce qu'on doit faire.

Toi tu as un bouton rouge, moi j'ai un bouton rouge. »

Et quand tu as un bouton rouge, c'est différent.

Respect.

Carlos Bilongo :

Bah ça c'est sûr.

Regarde même le Pakistan et l'Inde, ils ont fait leur guerre.

Les deux ils ont des armes nucléaires.

À un moment donné, ils ont dit « OK, ça joue un peu trop, on va appuyer sur le bouton. »

Maintenant, dis-moi quel politique congolais, quel intellectuel congolais prône l'armement nucléaire alors qu'on a un uranium ?

Mbeco :

Il y en a pas.

Parce que celui qui dit ça, il va pas dans la tête, il est mort à la minute près.

Celui qui commence à dire « Eh gars, venez, il suffit déjà avoir une antenne téléphonique en Afrique, Kadhafi est mort pour ça. »

Carlos Bilongo :

Attends, il est là.

Le problème c'est qu'on n'est pas capable de prendre le mal à la racine.

Nous sommes faibles pas parce que les blancs sont super forts.

Nous sommes faibles parce que nous rampons.

On n'est pas à genoux, on est en train de ramper.

Mbeco :

Non, c'est que chaque pouvoir est phagocyté et les mecs quand ils sont au pouvoir, ils ont déjà un flingue sur la tempe.

Carlos Bilongo :

Mais c'est pour ça que je te dis qu'à un moment donné, il faut que la population prenne conscience que tant que nous n'aurons pas d'armes nucléaires, les occidentaux ne nous craindront pas.

On pourra faire toutes les manifestations qu'on veut.

On pourra aller devant Apple, on pourra même pas Mitterrand.

Il suffit qu'un pays si l'Afrique était solidaire, une africaine ou autre, un pays africain par son leadership ait l'arme nucléaire et protège ses frères, ses pays frères, ses pays voisins, sœurs.

On sorti d'auberge déjà.

Mbeco :

Quel est ton regard sur la ?

Carlos Bilongo :

Moi, ils ont un cheminement naturel.

Mbeco :

Applaudit ou est-ce que différent ?

Carlos Bilongo :

Non, je suis pas différent.

Quand tu as vécu beaucoup de déceptions avec des partenariats qui découlaient d'abord d'un continuum naturel de dire c'est après la colonisation on continue à travailler avec eux.

Tu te rends compte qu'en fait que ces pays-là ne t'aiment pas et te font que du mal.

Je prends juste l'exemple sur la monnaie guinéenne.

Quand la monnaie guinéenne, il faut dévaluer pour la dévaluer rentre la fausse monnaie.

Je comprends que en Afrique de l'Ouest on n'a pas confiance.

Quand tu vois ce qui s'est passé avec Gbagbo, il n'y a pas de confiance et quand tu vois comment ce qui s'est passé au Niger et cetera, bah les mecs ils disent non stop.

Quand tu vois ce qui se passe au nord du Mali avec le retrait du Mali, l'uranium aussi au Mali mec ils disent bah nous on va rentrer sur un régime militaire.

Moi je j'espère que les civils sont protégés et qu'il puisse avoir l'ensemble des institutions qui soit plus ou moins privilégié parce qu'en fait tu as beaucoup aussi au Mali ou au Niger bah nous on est des politiques on est dirigé par des militaires ça nous constraint sur tel ou tel aspect ça c'est un autre sujet interne mais lié à la communauté internationale et au pays avec qui ils avaient des alliances moi je les comprends.

En 2013 ou 14 quand on arrive au Mali tout le monde a drapeau français avant l'opération Barkhane les gens ils y croyaient man dit on y croyait on s'ollandé et ils ont été déçus mais moi je comprends.

Mboco :

OK.

Qui décide de faire en sorte que certains pays ont le droit d'avoir l'arme nucléaire et d'autres pays n'ont pas le droit de l'avoir regarde l'exemple de l'Iran oui mais qui décide mais regarde l'exemple de l'Iran mais parce qu'on dit la communauté non mais en fait c'est pour ça je te dis qu'il faut déconstruire les ban les américains, les Français et les pays voisins de ces pays-là qui disent qui peut rentrer, qui peut pas rentrer.

Voilà, nous on a un club payant.

Regarde l'Iran.

Carlos Bilongo :

Ouais, l'Iran, ils veulent l'avoir.

Tu vois que l'Iran se fait bombarder H24 par un pays qui n'est pas voisin d'elle, mais juste un pays qui dit « Bon, si l'Iran a la bombe nucléaire avec les dirigeants qu'ils ont, ça va, c'est des fous furieux, faut pas qu'ils l'aient parce que ils ont pas fous furieux en bombardant parce que eux ils ont pas fous furieux.

Mboco :

Totalement, on est d'accord.

Carlos Bilongo :

Même ligne, c'était pareil pour Saddam Hussein.

On m'a dit oui à des preuves d'essai en bombardant tu défonces des pays et ces pays-là tu prends les États-Unis en 240 ans d'existence 180 ans c'était la guerre.

Mboco :

Et en tant que député attaché comme tu l'as évoqué tout à l'heure au droit qu'il soit national ou international, quelle a été ta réaction quand tu as appris que Kemi Seba faisait l'objet d'une déchéance de nationalité et considéré comme un ennemi de l'intérieur par l'État français.

Quand Zemmour encore la sienne.

Carlos Bilongo :

Hm.

Quand Zemmour a encore la sienne, bien sûr.

Ça c'est des cabales personnelles qui sont menées par le ministre de l'Intérieur.

C'était à l'époque c'était Darmanin.

Voilà.

Il disait c'est un concours politique dans le sens où en quoi un concitoyen par des positions politiques qui sont des positions politiques hein qui entretient il fait ses quelques conférences en France à ce moment-là en plus quand quand on lui fait ça et prétexter que c'est un mec qui est un ennemi de l'intérieur c'est une très mauvaise lecture mais c'est juste une personnelle.

Mboco :

Alors pour reformuler mon propos parce que Kemi Seba c'est pas juste sa personne c'est ce qu'il représente ses idées ça.

Ma question est la suivante : selon toi, peut-on être patriote français et panafricain ?

Carlos Bilongo :

Bah, il y en a plein qui portent ça.

C'est ton cas parce que je te dis ça parce que enfin je crois que tu es bien placé pour savoir l'État français en tout cas aujourd'hui associe le panafricanisme à séparatisme un séparatisme à un extrémisme et il a blacklisté dans son logiciel d'analyse des courants idéologiques mais nous sommes vus nous des extrémistes sommes vus comme des extrémistes radicalisés c'est ça fiché du coup potentiellement si vous apprenez que je meurs prématurément dans mon sommeil il y a des fichiers nationaux.

Mboco :

J'ai un collègue à moi, Raphaël Arnault, il est fiché, il est député.

Carlos Bilongo :

Non, c'est des positions politiques.

Après, il est blanc, c'est des positions politiques qui doivent être respectées.

Et aujourd'hui, moi voilà le gouvernement français, tu as un gouvernement qui a son mandat de 5 ans ou des fois c'est un peu plus mais à un moment donné ça va changer.

Mais ils ont beau avancer des thèses liées à leur agenda politique à eux-mêmes parce qu'ils veulent que tout le monde pense pareil et ça ne les dérange pas quand c'est Zemmour qui a des propos xénophobes ou autres.

Des propos séparatistes racialistes, ça les dérange pas quand ça va être madame Sarah Knafo.

Mboco :

Hm hm.

Parce qu'ils sont blancs.

Carlos Bilongo :

Exactement.

Les blancs ont même d'autres personnes qui enfin non français ou les franco-israéliens.

Moi je vois des franco-israéliens des fois ils ont des propos mais ils sont blancs.

Tu dois retirer leur passeport tu le retires tu le déchires devant eux ils sont blancs appelons un chat un chat alors que pas vus canistes il y a des expositions qui sont juste politiques mais c'est je vais même aller plus loin parce qu'en fait le problème il est très simple reviens à ce que je disais tout à l'heure il y a pas eu un travail de déconstruction des mentalités c'est-à-dire quand les occidentaux disent nous avons l'arme nucléaire et vous ne pouvez pas l'avoir.

Pourquoi ils disent ça ?

Parce qu'ils estiment qu'ils sont supérieurs à nous.

Et cette doctrine après, elle est justifiée par des prétextes, elle est justifiée par des histoires qui ne tiennent pas la tête.

Mais leur pensée la suivante.

Nous sommes des êtres supérieurs et nous devons avoir un avantage matériel sur nos êtres inférieurs.

Si jamais ces derniers développent la puissance nucléaire comme nous l'avons, nous ne pourrons plus avoir cette supériorité.

Mboco :

Donc il est là le problème de fond, c'est qu'aujourd'hui Donald Trump et ses camarades voient le noir et l'arabe comme ses ancêtres voyaient l'Amérindien.

Comme quelqu'un qui doit disparaître.

Raison pour laquelle quand Trump il reçoit des chefs d'État africains dans son bureau, il est d'un paternalisme, d'une arrogance incroyable parce que dans sa construction en tant qu'homme blanc américain, toi, toi et moi, nous sommes des êtres inférieurs.

Carlos Bilongo :

C'est clair.

Et tant qu'on n'a pas déconstruit ça dans des discussions franches pour que les femmes et les hommes comprennent comment ça fonctionne la suprématie blanche et les autres parce que c'est eux et le reste de l'humanité et pas la communauté internationale.

Where the world, on se donne la main, ça c'est faux.

On pourra pas comprendre pourquoi au Congo ils s'en foutent des 5 millions 6 millions de morts et pourquoi quand il y a 10 morts en Ukraine tout de suite on commence à dire faut arrêter couleur de peau.

Mboco :

Voilà clair mais ça a été on avait vu on a dit oui mais à la télé oh ils nous ressemblent ils ont les mêmes véhicules que nous mais je dis mais en plus elle y croyait oui parce qu'en fait les Ukrainiens ils ont les mêmes voitures que nous ils s'habillent comme nous mais le français tu prends le Breton le Breton d'un point de vue culturel il est plus proche du Malien du Sénégalais d'un Dakar que d'un Ukrainien largement et étant donné qu'on arrive notamment avec la langue et étant donné qu'on arrive vers la fin surtout et avec le sacrifice de ses aïeux qui ont contribué à libérer la France et le Sénégalais va manger pareil que le français le petit-déjeuner prend du pain et la baguette.

Étant donné qu'on arrive à la fin, j'aimerais justement prolonger son propos pour mettre sur la table un sujet qui me semble central qui s'avère être une bonne conclusion.

Alors, on voit que le rapport de force à l'échelle internationale oppose ceux qui possèdent la bombe nucléaire, ceux qui ne la possèdent pas et que ceux qui ne la possédaient pas ont réussi certains en tout cas à la posséder l'un du Pakistan par des moyens un peu détournés concernant le Pakistan.

Est-ce que toi tu milites et même te projettes dans une dynamique back to Africa ?

Part du principe que on ne pourra éventuellement être respecté que le jour où on sera sur un pied d'égalité.

C'est pas il faut pas attendre que ce soit eux qui s'amènent à notre niveau mais plutôt nous qui nous hissons comme l'Inde, comme le Pakistan, comme la Chine, comme la Corée du Nord à leur niveau.

Donc mais ça suppose l'action de la société civile parce que quand on parle de bombe nucléaire, c'est la métaphore.

En interne, c'est une nouvelle élite composée d'ingénieurs, de journalistes, d'écrivains, de professeurs, bref toutes les forces vives, tous les cerveaux.

W.E.B. Du Bois parle de 10 à 20 %.

Est-ce que toi tu t'inscris dans cette projection-là ?

Plutôt que de servir en France et être une variable d'ajustement comme dirait Alain Mabanckou et bien contribuer de façon plus effective compte tenu de ton expérience et des manquements localement est-ce que tu te verrais davantage rentrer sur le continent que ce soit au Congo ou ailleurs, pour justement participer à cette reconstruction de la force qui nous manque et qui n'est pas que nucléaire mais qui serait plus largement civilisationnelle ?

Carlos Bilongo :

Moi, je suis convaincu que les cerveaux, l'énergie ou la production, la productivité, la créativité, elle est déjà au Congo, enfin au Congo et dans d'autres pays africains.

Voilà.

C'est pas j'ai pas l'ego de dire c'est moi qui vais contribuer.

J'ai bien dit contribuer pour moi quand je vais sur place, il y a déjà.

Maintenant c'est ici.

Qu'est-ce que je peux faire ?

Si je prends le pouvoir et je peux éliminer ce maillage-là ou cette vision coloniale qui fait que ça va créer des blocages pour que le continent puisse progresser, ben je le fais d'où je suis. Et moi, je vois que quand même quand tu es au parlement français, la France, les États-Unis, tout ce que tu veux, c'est le point de départ de beaucoup de blocages de pays africains.

Et dès l'heure où tu pars déstabiliser, dès lors où tu départ de ces blocages-là, tu changes le logiciel en prenant le pouvoir.

On veut pas dire je suis fou, le mec il va il pense qu'il va prendre le pouvoir.

Je suis déjà député, on a déjà mis un pied à l'intérieur.

Si le travail continue et déjà il prend déjà forme, on va encore plus loin.

Dès l'heure où tu changes les rapports.

Moi quand je vais en RDC que je dirige une délégation française, mes homologues me disent « Ah, il y a 5 ans, c'était un autre chef de délégation, il avait des propos des fois condescendants. »

Et moi quand je parle avec un homologue qui est parlementaire congolais, ben je respecte en tant que parlementaire et je respecte, j'écoute, j'apprends de lui.

Si on a des choses à échanger, lui apprendre de moi, il va apprendre de moi.

Mais tu changes déjà ce logiciel et je pense que en prenant le pouvoir dans les endroits où on peut le faire, où on se donne les moyens de faire parce que on est nombreux, on s'organise au travers des idées, au travers de programmes, au travers de volontés qui vont s'additionner hein, ça peut être les noirs, les arabes, des blancs qui pensent aussi comme nous.

Il faut savoir qu'il y a des blancs qui pensent comme nous.

Tu renverses le pouvoir et moi je suis convaincu qu'on va prendre le pouvoir.

Mboco :

Faut que tu prennes davantage en tout cas pour ce qui te concerne et les membres de la diaspora l'entrisme plutôt que le retour non la source.

Carlos Bilongo :

Les deux peuvent être liés parce qu'en fait c'est les actions qui vont faire que on va prendre le pouvoir ici en France vont faire que ceux qui auront voulu rentrer, il y en a beaucoup qui sont déjà rentrés à un moment donné ben on va être dans un on va se communiquer on va se regarder et c'est bon on y est je pense moi je vois des choses comme ça.

Mboco :

D'accord mais rentrer hermétique c'est pas hermétique c'est ceux qui veulent rentrer peuvent rentrer peut-être que moi je dis ça demain j'aurai des défaites politiques qui me

feront que ah voilà, je vais aller là-bas pour dire vas-y politiquement peut-être que je vais essayer de faire quelque chose en Afrique mais aujourd'hui en France on a les moyens de faire quelque chose et je pense qu'il faut renverser ce pouvoir-là parce que j'ai plein de frères et de sœurs qui n'ont pas les moyens d'aller en Afrique.

Aller en Afrique ça coûte cher.

C'est un gros chantier.

C'est un gros combat mais ici ce que nos parents ont enduré faut pas le laisser comme ça table rase.

On va pas laisser, moi je vais pas laisser ces racistes faire leur petite vie avec leurs milliardaires et insulter les gens à la télé.

On va leur montrer qu'on est plus nombreux.

Ils ont voulu se [moquer] de nous.

Ils ont voulu nous insulter.

Nous, on est plus intelligents, on est plus endurants.

Et si on a fait plus de gosses que comme ils se plaignent de ça, bah tant pis pour eux.

Si vous savez pas faire des gosses, bah ils ont qu'à s'aimer et faire l'amour et faire des enfants.

S'ils arrivent pas à en faire, tant pis pour eux.

En tout cas, nous on a réussi à le faire.

Nos mamans ont réussi à nous éduquer correctement.

Mboco :

Et qu'est-ce que tu penses de ce que j'allais dire ?

Presque un discours de grand remplacement.

Qu'est-ce que tu penses du grand remplacement ?

Carlos Bilongo :

Le grand remplacement.

Moi je c'est des thèses que moi je réfute.

Mboco :

Donc pour toi, il y a pas de grand remplacement démographique sur le terrain démographique, tu viens de dire, je viens de dire sur le terrain démographique.

Carlos Bilongo :

Oui, mais quand je dis c'est les personnes qui pensent comme ce terrain qui disent qu'il y a pas assez de bébés blancs, c'est leur problème oui mais qui viennent dire tant pis pour eux. Vous entendu nous arabes et noirs on fait plus d'enfants que vous on va vous on arrive.

Mboco :

C'est ce que tu... il y a des Bretons, des Normands ou des gens de tout ce que tu veux qui font des enfants avec des noirs.

Il y a des c'est un métissage, un brassage.

Mais ceux qui sont qui aiment nos idées qui ne sont pas racistes et qui font plus d'enfants, bah tant pis, tant pis.

Carlos Bilongo :

C'est je t'en tant pis pour eux dans ce sens-là.

Mboco :

Mais est-ce que tu observes ou pas une dynamique démographique qui serait en faveur aujourd'hui des noirs et des arabes au détriment des blancs ?

Carlos Bilongo :

Les noirs et les arabes, c'est ou les Chinois, tout ce que tu veux, c'est une minorité en France.

Dès que tu traverses, tu sors de la dynamique la dynamique démographique, je parle.

Mbeco :

Non non non, ça dépend du territoire.

Carlos Bilongo :

En France, la natalité est en baisse pour tout le monde.

Les gens maintenant font un enfant et demi aujourd'hui.

Les gens font pas plus d'enfants et c'est noir, arabe tout ce que tu veux, c'est pareil.

Mbeco :

OK.

Mais c'est juste un fantasme le grand remplacement.

Carlos Bilongo :

Le grand remplacement, il focalise sur des villes comme Saint-Denis pour généraliser faire peur.

Moi quand je me balade un peu dans la France, il y a pas beaucoup de noirs et d'arabes.

On est très très minoritaires.

On est concentrés à des endroits bien précis c'est un fantasme.

Et ensuite c'est un effet de loupe.

Ces personnes qui disent ça quand c'était pour être en première ligne ça dérangeait personne.

On ça dérangeait pas.

Au moment du grand débarquement quand il fallait défiler l'Élysée Champs-Élysées, ils ont déshabillé les militaires.

Pour eux mettre des tenues qui leur allaient même pas pour marcher fièrement alors que c'était pas eux qui en première ligne.

Mbeco :

Ouais.

Et là pour eux il y a pas de parler blanchiment des troupes.

Carlos Bilongo :

Voilà.

Ah !

C'est intéressant ce que tu disais.

Iris-tu jusqu'à dire parce que là ce que tu peut-être que tu ne mesures pas que en tant que descendant de tirailleurs, même symboliquement, nous serions aujourd'hui peut-être même plus légitimes à être en France par le droit du sang.

Parce qu'on a donné le sang au même titre que les Afro-Américains durant la guerre de sécession.

Plus légitime que bon nombre de Français dits de souche dont les ancêtres se sont soit fait allégeance à Pétain et à Hitler, soit se sont réfugiés dans une logique oui hitlérienne mais n'ont pas pris les armes.

Est-ce qu'on serait si on sentait ton propos plus légitime sur ce terrain-là parce que c'est intéressant de voir ça.

Carlos Bilongo :

Moi mon propos que je dis c'est par rapport au grand remplacement ça ça ne gênait pas quand en première ligne il y avait des tirailleurs.

Mbeco :

Ouais, mais ensuite sur l'aspect que tu évoques après chacun a son héritage, son continuum ou pas ou mais il porte sa charge historique personnelle et ensuite il y a pas de

toi vu que ton nom c'est les noms des personnes qui ont collaboré, tu es moins légitime qu'un tel.

Carlos Bilongo :

Non, ça n'existe pas.

Chacun a son histoire personnelle mais juste dans les montées des idées racistes en France, il est bon de le rappeler que la France de Vichy a collaboré et qu'il était bien content de discuter avec Félix Éboué pour avoir d'abord Brazzaville capitale de la France libre ensuite Alger et sans ces deux capitales-là France capitale France libre la réponse n'était pas possible.

Faut savoir que de Gaulle aurait été juste un animateur radio quoi.

Les gens se moquaient de lui à Londres, les Londoniens se moquaient de Gaulle.

Mais dans l'histoire, on va dire le discours de Gaulle à Londres et cetera et cetera.

Voilà avec des belles envolées lyriques.

C'est bien de rappeler que sans les tirailleurs sénégalais entre guillemets sénégalais donc africains au sens large de Gaulle serait resté essentiellement comme un animateur radio.

Et les Anglais se moquaient de lui.

Mboco :

Mais ça après la plupart des racistes ne le savent pas parce qu'on leur aura pas appris.

Carlos Bilongo :

Si ils savent.

Non, il le découvrent là grâce à internet quand ils ont été à l'école, on leur a pas dit que c'est grâce à des Arabes et à des noirs qu'on a pu de manière significative libérer leur pays.

On leur a pas dit ça.

Mboco :

C'est faux.

Carlos Bilongo :

Ah moi je pense que si.

Il le découvrent là aujourd'hui.

Mboco :

Non de plus en plus tu crois non il dans les livres scolaires, c'était pas enseigné.

Comment ils auraient pu le savoir ?

Comment ils vont apprendre une histoire qui vient mettre...

Carlos Bilongo :

Tu as une phrase toute petite mais moi je suis convaincu que certains enfin peut-être la majorité ne sait pas.

Mboco :

Ouais.

Le savoir tout le monde ne l'a pas mais non ça commence à ger les racistes les racistes le sa les gens qui qui le savent siamment non tu sais que tu sais que Carlos je te promets que beaucoup de blancs ne connaissent pas l'histoire de France beaucoup de blancs ne savent même pas qu'à l'abolition de l'esclavage la France a indemnisé les maîtres je te promets que c'est vrai et aujourd'hui les grandes fortunes d'aujourd'hui leur richesse découle de l'esclavage mais tu sais que la plupart les plus grosses fortunes françaises Carlos ont été dédommagées.

Carlos Bilongo :

Carlos, on leur a dit là-dessus, c'est la France des lumières, ça vois, on peut pas avoir d'esclaves et tout, on a la France des lumières et tout, les êtres humains et tout, mais on va te dédommager, t'inquiète pas.

Et ces personnes-là à un moment donné peut-être qu'ils viendront même chez nous en France travailler et on les payera à moindre coût.

Ça va être comme de l'esclavage mais ça va pas être dit comme ça et le salaire qu'ils vont avoir ça va toujours les laisser au plus bas niveau.

Ils vont jamais vous rattraper et en plus toi tu auras les terres et cetera et cetera ex et tu es en place toutes ces grandes et dans les îles en question tu vas voir ça tu vas faire ça.

C'est ce qui s'est passé avec les békés.

Mbeco :

Voilà.

Mais toutes les grandes familles à Bordeaux au niveau de l'est français qui ont bénéficié à Nantes à la Rochelle qui ont bénéficié de ça ?

Carlos Bilongo :

Tu crois que leurs enfants leur ont expliqué ?

Pas du tout.

On leur a toujours dit c'était le mérite de leur grand-père.

Tu sais que la plupart des gens qui travaillent à l'Élysée ignorent que l'Élysée appartenait à un armateur ?

Mbeco :

On pas la moindre idée.

Carlos Bilongo :

C'est pour ça que je te dis que le français lui-même, raciste ou non, ne connaît pas l'histoire de France.

Mbeco :

Ah oui parce que le raciste est très bête aussi.

Il ne connaît pas l'histoire de France.

Carlos Bilongo :

C'est que moi quand je parle avec des racistes de temps en temps à différents événements, je leur apprends leur histoire.

C'est-à-dire que je lui dis tu vois quand tu es intimement convaincu que tu es supérieur à moi pour ce que tu es, je t'explique que sans des Arabes, sans des noirs qui étaient des africains, tu parles allemand.

Tu parles allemand.

Et là il s'assoit, il fait des vérifications.

Ah l'Élysée un armateur la dette haïtienne.

Ah ils ont perdu Napoléon là.

Il dit « Ah j'avoue maître je savais pas ça.

Je sais pas que Napoléon a été vaincu par des noirs en Haïti.

Alors que les américains vont la prendre où quand les Américains arrivent ici ils bombardent n'importe où.

Mbeco :

Carlos Américains arrivent avec bombard même des français.

Carlos Bilongo :

Car tu crois que le français moyen va apprendre dans quel livre que Napoléon se fait botter les fesses par Toussaint Louverture ?

Mbeco :

C'est déjà il est victime de son ignorance le racisme de base.

Carlos Bilongo :

Ouais.

Le pauvre pour vous c'est une affaire d'ignorance ou de bêtise ?

Mbeco :

Tu as évoqué ?

Carlos Bilongo :

Mais on lui a pas appris.

C'est-à-dire que tu prends tu vas en Auvergne, tu prends 10 blancs, tu leur demandes qui est Toussaint Louverture, Gerda Taro, le bois caïman.

Qu'est-ce qu'il me raconte ?

Mbeco :

Non non, il y a eu des ouvrages là-dessus sur le sur le statistique par rapport au racisme.

C'est un territoire où les gens ont pas de diplôme.

Carlos Bilongo :

Mais il va il va te dire « Mais de quoi tu me parles ? »

Là où tu as une pauvreté intellectuelle.

Mbeco :

Dans les territoires fracturés par les fermetures d'usine nord de la France et cetera, bah des racistes sont en avant.

Carlos Bilongo :

OK.

Donc ça signifierait est-ce qu'il faut comprendre par là que l'accès à une certaine connaissance contribuerait à une évolution des mentalités ?

Mbeco :

Forcément.

Forcément que tu connais le savoir mais tu deviens humble.

Si si si si on te dit Napoléon grand empereur parce que tout à l'heure on a dit que les mentalités n'évolueront pas.

Carlos Bilongo :

Non non en fait faut comprendre.

Je te dis que pas changer les mentalités parce que c'est eux qui ont intérêt à maintenir cette suprématie.

Mais le rapport de force fait qu'aujourd'hui avec internet nous on diffuse une information qui va pas diffuser.

Mbeco :

OK.

Donc les mentalités peuvent évoluer parce que justement parce que justement on fait un travail que eux ne font pas.

Carlos Bilongo :

Non mais c'est bien de le dire quand tu vois la jeunesse par exemple.

Mbeco :

Comprenez bien que quand je pose des questions, je suis dans le rôle du présentateur qui pose des questions.

Je vais pas partir dans des monologues parce que je pense à la jeunesse qui nous écoute.

Moi à chaque fois vous avez l'impression que je suis un peu perdu.

Non non, je pose des questions pour clarifier.

Tout à l'heure, il a été dit oui, les mentalités n'évoluent pas.

Maintenant, on dit les mentalités évoluent à condition que la connaissance on la porte.

Carlos Bilongo :

J'ai dit nous, j'ai dit j'ai dit nous faisons évoluer les mentalités.

C'est quand on reçoit un papaïto ici, excuse-moi.

Mbeco :

C'est pour ça qu'il faut le dire parce que je t'assure clair.

Carlos Bilongo :

Oui, on a reçu papaïto à ta place.

Il était là assis au chaud.

On lui a apporté la contradiction.

On avait des points de désaccord.

On avait des points d'accord.

On avait plus de points de désaccord que des points d'accord.

Mais on a eu une discussion franche, virile, respectueuse, argument contre argument, récit français contre récit français.

Et c'est intéressant parce qu'à un moment donné être chacun dans son couloir, penser détenir la vérité ou détenir une vérité et pas la confronter à l'autre pour entendre son point de vue dans une certaine bienveillance, une certaine autorité, c'est nous priver d'une réflexion collective.

Mbeco :

Bien sûr.

Et nous nécessairement ce que nous faisons ici avec la librairie africaine, c'est qu'on donne la parole à des femmes et à des hommes qui ont des points de vue convergents divergents des nôtres, peu importe mais sur lesquels on peut avoir une discussion et un échange pour qu'on puisse se dire d'accord, pas d'accord, d'accord, pas d'accord.

C'est là qu'on déconstruit les complexes.

Le complexe d'infériorité, le complexe de supériorité, il se nourrit de quoi ?

Il se nourrit de la distanciation entre les individus.

Mais quand tu mélanges les individus, tu dis au fait, on est pareil.

On a seulement le même sang, mais en plus il y a pas de supériorité.

Il y a des génies chez vous, il y a des génies chez nous, il y a des gens cons chez vous, il y a des gens cons chez nous, on est pareil.

Mais moins il y a d'espace de convergence, plus l'ignorance prospère et plus on se trouve avec des individus sûrs d'eux, avec leur coup de supériorité.

Carlos Bilongo :

Mon frère, redescend sur terre.

L'histoire de notre pays, elle est complexe.

L'histoire de notre pays, elle est compliquée.

Viens, on parle de l'histoire de France, pas celle qu'on t'a appris à l'école.

On te fait croire que Toussaint Louverture c'est que le long d'une rue.

On parle d'Haïti, la première République noire, mon frère.

Et on va t'expliquer que nous les premiers Conquistadors européens écrivaient des discours d'itérim bique sur les royaumes africains qui ne comprenaient pas ce qui se passait là et que le racisme est venu après et que le racisme a été une construction pour justifier l'invasion de ces territoires.

Et si on fait pas ça, nous qui va le faire ?

C'est pas Stern qui va le faire ou Terrain tu vois.

Mbeco :

Donc les mentalités évoluent dès lors qu'on met sur la table les connaissances et qu'on se rencontre pour les partager avec bienveillance, avec respect, avec courtoisie.

Voilà, croiser les points de vue, c'est c'est bien de retenir.

Et en guise de conclusion, merci déjà de nous avoir accordé autant de temps.

Quel message adresserais-tu, s'il te plaît, à la jeunesse principalement des banlieues qui aurait perdu espoir dans cette fraternité, qui la verrait comme de l'illusion ?

Quel message adresserais-tu en qualité de député d'origine congolaise, panafricain et patriote ?

Carlos Bilongo :

Instruisez-vous, organisez-vous.

On se rassemble et on gagne ensemble.

Mbeco :

Simple simple et efficace comme Carlos, on se rassemble, on travaille en bonne intelligence, on redouble d'efforts, on accepte la réalité comme elle est, on s'en plaint pas et on vise l'excellence et on travaille sans cesse.

On prend rien pour acquis, on est dans une logique de performance, d'amélioration et on vise le sommet.

Carlos Bilongo :

Vraiment rien d'autre à rajouter excepté toujours un petit point que le premier combat à mener au-delà du combat institutionnel, du combat politique, du combat économique, c'est évidemment, on l'a dit ici d'une manière différente, c'est le combat psychologique, le combat de déconstruction du complexe d'infériorité notamment.

Alors toujours garder à l'esprit que l'arme la plus puissante du dominant, c'est l'esprit du dominé.

Ne pas attendre que le dominant change son point de vue, mais plutôt bâtir soi-même sa force intérieure de manière à ensuite aller à la conquête du réel.

Et quand on va à la conquête du réel, on réajuste les rapports humains, on réajuste les rapports de force et ce qui était hier un déséquilibre devient un équilibre, devient une fraternité.

Mbeco :

C'est le message quand même d'optimisme que nous devons faire transparaître à travers la librairie africaine.

Pour le dire autrement, nous ne sommes pas une arrière-cour de Black Panther.

Nous ne sommes pas empreints d'une certaine forme de ressentiment.

Nous ne sommes pas porteurs d'un suprémacisme afro.

Non, nous sommes porteurs d'un panafricanisme, oui, assumé, mais un panafricanisme humaniste qui s'inscrit dans une volonté de réhumaniser l'humanité par des valeurs d'excellence, par des valeurs de résilience.

C'est aussi ça la librairie africaine.

Gardez en tête que la construction individuelle et collective ne peut obéir qu'à une même dynamique : se comprendre par des lectures respectives, par des débats contradictoires et respectueux de sorte que demain soit mieux qu'hier sans trauma et toujours dans une perspective évolutive.

Remercions encore une fois notre député Carlos Bilongo, le frère qui a accepté de nous accorder tout ce temps.

J'espère que vous prendrez des notes.

Beaucoup de choses ont été dites aujourd'hui, bien d'autres seront dites dans les prochains épisodes.

Je vous dis à très bientôt.